

**A la tielle Étienne !**

### **Avertissement**

Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté des auteurs.

## Darling à Sète

"Oh Toulouse, oh mon païs !" Chantait Claude Nougaro. Des briques rouges se reflétaient dans le jus de la Garonne qui filait au-dessous du pont Saint-Pierre.

Darling en avait eu assez de la ville rose, car c'était devenu terne pour elle. Dans les restos, les clients se faisaient rares, la crise commençait. Quand une de ses anciennes collègues lui proposa de l'accompagner en Italie, elle n'hésita pas, ne serait-ce que pour changer d'horizon. De plus, elle était en maladie pour fatigue chronique. Elle avait tout son temps.

Leur itinéraire commençait par une halte à Sète.

À l'entrée de la ville, un panneau : "Sète c'est autre chose". C'était la première fois qu'elle la voyait, pour de vrai, la mer. Cette odeur du grand large lui chavira les entrailles et elle chiala d'extase. Cette eau argentée aux rayons du soleil changea le cours de son destin. Un air d'éternelles vacances, de fête, ne pouvait qu'engendrer le bonheur. Une mouette, de son cri, lui souhaita la bienvenue, lâcha un pet et expulsa sa fiente au moment où Darling levait la tête. Si c'était pas un présage ça !

Avec son acolyte, elles logèrent à l'*Hôtel du Pageot*, rue de l'Étoile de Mer, à Sète.

Darling éprouva un grand soulagement quand sa compagne de route lui fit savoir qu'elle s'en foutait de poursuivre seule. Darling avait eu le coup de foudre pour cette ville et ne voulait rien d'autre qu'y rester. Elle envoya sa démission à Toulouse. Pour le fric, elle se

débrouillerait. Elle remplaça, à la réception de l'hôtel, les propriétaires souvent absents. Une chambre de 15 m<sup>2</sup> sous les combles, quatre étages à monter, sans sanitaires, mais une minuscule faîtière qui les soirs de pleine lune éclairait la pièce comme en plein jour. Elle logeait au *Pageot* gratos. Hélas, les proprios, alcooliques notoires, filèrent à l'hosto pour une durée indéterminée : diagnostiquée, une intoxication pharmaceutique à la colchicine. Darling prit ses cliques et claqua la porte en ne levant surtout pas la tête. Une fois avait suffi !

Adèle, une calabraise aux yeux de braise et au sang chaud, vendait des tielles aux halles, les tielles de la Maison Lecastor.

Les Lecastor avaient le monopole sur la place, de père en fils ; ils disaient même que la recette leur appartenait... Ils avaient une boutique avec pignon sur rue mais Darling avait l'habitude de déguster cette tourte qu'elle adorait en compagnie d'Adèle...

Les deux femmes avaient sympathisé ; elles partageaient leur cinquantaine et leur bonne humeur. Adèle s'apitoyait sur cette toulousaine qui cherchait un emploi. C'est alors qu'elle lui avait suggéré de se présenter au bar-restaurant La Rascasse, Place du Pouffre. Le patron - verbe haut et moustache à la Brassens - l'embaucha. Le vieux cuisinier qui partait devait lui apprendre à confectionner les spécialités sétoises. Ensuite, il écoulait sa retraite dans son cabanon, au bord de l'étang.

Darling aimait mitonner et manger. Elle avait appris vite et apprivoisa instantanément la lotte, la seiche, le calamar, le poulpe, la cigale, la gallinette, la raie, le bar

et les plats cuisinés : la macaronade, la bourride, les moules farcies, et les fameuses zézettes.

À midi, elle mangeait au resto mais, le soir, elle ne manquait jamais la tielle de chez Adèle.

Le soleil, la mer bleue, un travail qui la passionnait, cette nouvelle amitié, un amoureux, autant d'éléments qui se conjuguèrent pour la requinquer. Cependant, elle avait un souci : une sensation bizarre de langue anesthésiée qu'elle n'expliquait pas. Après la cueillette des asperges, elle était allée chez le docteur Prudence, si compétent, selon Adèle.

Il avait dit : "C'est psychologique" ! Il lui avait donné le nom d'un psy, elle avait gardé sa langue engourdie.

Avec son Antonio, ils se mirent à la colle avec une tortue. Il l'emmenait à la pêche. Lui s'éreintait au trémail. Elle était infatigable. Un jour, il loupa la passerelle du chalut et fit le grand saut. Le cœur avait lâché. Les langues mauvaises disaient que s'il n'avait pas bu le pastis sans eau il aurait pas plongé, parce que la passerelle était large comme Broadway.

Darling prit le deuil et de l'âge, mais elle affectionnait autant cette ville qu'au premier jour : les flâneries le long des canaux ondulant selon la marée, sur lesquels les papés et les mémés ramaient à s'en péter les articulations, sous le regard curieux des touristes.

La retraite sonna.

"Nulla dies sine linea", pas un jour sans une ligne, disait Pline l'Ancien. Parce que Darling elle venait d'apprendre le latin à l'université du temps libre, elle lui répliqua : "Nulla dies sine velo." Et elle se mit à la bicyclette.

## Avenue Ledru-Rollin - Paris

Vlad sortit de la cuisine en s'essuyant les mains sur son tablier qui affichait le menu du jour. Maria le foudroya du regard.

— Vlad, combien de fois je t'ai répété de pas venir en salle avec ton tablier ?

— Mais, Maria, y a que Gabriel !

— C'est pas parce que Gabriel est un ami que tu dois pas le respecter.

Vlad enleva son tablier à bavette sur laquelle, en lettres noires, on pouvait lire : *Pied de porc à la Sainte-Scolasse* ; il le roula en boule, le jeta à travers le rideau de bouchons et alla serrer la main au poulpe.

Il était à peine 10 h et il était déjà devant une Chimay bleue et un livre de poésie.

— Tu lis quoi, en ce moment ?

— Un bouquin que j'ai dégoté à Saint-Ouen. C'est pas vraiment du classique. C'est signé d'un pseudo, Ma-caronique<sup>1</sup>. Le mec a laissé tomber le latin mais a gardé le côté burlesque du genre. Tiens, si t'as le temps, écoute ça :

---

<sup>1</sup>Langue inventée pour écrire des poésies burlesques où les mots sont mêlés de latin ou affublés de terminaisons latines.

Ma-caro/nique est en fait la contraction des prénoms des deux auteurs de ce poème irrévérencieux, Carole et Monique - elles s'en confessent et demandent votre pardon !

## Les vieux

Ça se ride	Ça radote
Ça se plisse	Ça régresse
Ça se pisse dessus	Ça délire
Ça s'encroûte	Ça s'étirole
Ça râle	Ça dégringole
Ça bave	Ça perd ses dents
Ça tremble	Ça perd ses clefs
Ça se ronge	Ça perd les oies
Ça trempouille	Ça perlipopette
Ça tremblote	Ça persévère
Ça rumine	Ça file au trou
Ça fulmine	Ça casse sa pipe
Ça débîne	Ça brûle bien
Ça se débîne	Ça cause toujours
Ça salive	Ça cause du souci
Ça s'alite	Ça déblatère
Ça salit	Ça s'altère
Ça rouspète	Ça s'enterre
Ça eschare	Ça rajeunit
Ça s'enferme	Ça prie pour soi
Ça se renferme	Ça ego-te

Ça mégote	Ça claudique
Ça se décompose	Ça pullule
Ça s'entête	Ça pilule
Ça embête	Ça dure
Ça encombre	C'est taché
Ça surnombre	C'est à chier
Ça décombe	

— C'est un peu sévère pour les vieux, ça, non ?  
Faudrait pas le montrer aux patrons ! Y prennent de  
la bouteille, y pourraient bien se sentir visés !

— Ouais ; surtout que ça correspond pas vraiment à  
l'humour de Gérard !

— À propos de vieux, t'as jeté un œil dans *Le  
Parisien*, ce matin ?

— Non, Maria le lisait quand je suis arrivé.

— Ben, y a un article sur la démographie en France  
et plus particulièrement en Languedoc-Roussillon. Y  
disent que tous les retraités se font la malle et vont  
s'y installer. L'attrait de la plage, du soleil. Y savent  
plus qu'en faire ni où les mettre ! Y a qu'à Sète, la  
ville de Brassens, qu'y s'en sortent bien : c'est  
l'hécatombe ! Les vieux, ça tombe, ça tombe comme  
des mouches. Des infractus à la pelle !

— On dit pas infractus mais infarctus !

— Je me goure toujours. Mais bientôt va y avoir un  
problème passeque même morts ils encombrent -

comme y dit ton poème de Macamachin - d'autant plus que le maire y veut raser le cimetière marin pour faire de la place pour des gratte-ciel !

— Fais voir le canard !

Le patron du *Pied de Porc à la Sainte-Scolasse* poussa la porte avec le pied. Il rentrait de *Métro*, un lourd carton dans les bras.

En voyant Vlad, le journal à la main, il piqua une colère :

— Tu devrais pas être en cuisine à l'heure qu'il est, au lieu de bouquiner ? T'es pas client, j'te rappelle, t'es juste marmiton et, qui plus est, marmiton roumain !

Gabriel grimaça. C'était le côté le plus insupportable de Gérard ! La bêtise du raciste à l'état pur. S'il avait pas fait les meilleures tripes à la mode de Caen...

— C'est pas pour moi *Le Parisien*, c'est pour Gabriel.

Gérard préleva un os du carton qu'il jeta dans la gamelle de Léon III et confia rudement le fardeau à l'apprenti :

— Fous-moi le camp en cuisine et fais ce que t'as à faire !

Gabriel regarda le chien sucer l'os et le ronger en suivant les conseils avertis de Maître Alcofibras Nasier<sup>2</sup>. Il guettait la crise. Et comme il connaissait mieux la philosophie de Maître Pangloss<sup>3</sup> que les poèmes de

---

<sup>2</sup> Pseudonyme de Rabelais qui, dans le prologue de *Gargantua*, recommande à son lecteur de faire avec son livre comme un chien avec son os : " rompre l'os et sugcer la sustantificque mouelle".

<sup>3</sup> Dans *Candide* Voltaire invente un personnage nommé Pangloss, censé représenter la pensée leibnizienne, et qui tout au long du

Valéry, il demanda :

— T'as jamais pensé que les os crus pourraient être "la raison suffisante" de la maladie de tous tes cabots ? Depuis que je te connais c'est quand même le troisième épileptique !

— Mais non, paraît que c'est congénital !

Il s'assit face au poulpe.

— Tu devrais regarder pages 12 et 13. Ça risque de t'intéresser. T'as pas des ancêtres qui mangent des pissenlits par la racine avec Paul Valéry ?

— Si justement ! Vlad vient de me faire un bref compte-rendu. Si c'est vrai, va falloir que je descende faire une réduction. Je peux quand même pas laisser les bulldozers racler l'oncle et la tante de ma mère sans bouger !

— Tu bosses pas ! T'as qu'à relever les loyers tous les mois, tu peux prendre des vacances toute l'année. C'est pas comme nous, hein Maria ?

— Arrête de lui reprocher tous les jours que Dieu fait qu'il est rentier ! C'est pas sa faute s'il est né avec une cuillère d'argent dans la bouche !

— Merci Maria ! Moi, c'est vrai que je travaille pas, mais rappelle-toi, Pedro, de combien d'indélicats<sup>4</sup>

---

conte philosophique parle de "meilleur des mondes possibles". Le mot "possible" souligne bien le fait que les optimistes ne croient pas en la perfection du monde.

<sup>4</sup> Le mot est emprunté à J-B Pouy qui précise au sujet du Poulpe : "C'est quelqu'un qui contrebalance la vacherie du monde en tatanant quelques indélicats, en remettant les salauds

j'ai aidé la société à se débarrasser !

— J'oublie pas que M<sup>o</sup>ssieur joue les détectives !  
Apparemment tu vas avoir du boulot, si tu descends  
à Sète.

— C'est pas exclu ! Et comme Cheryl ferme le salon  
en août, on pourrait joindre l'utile à l'agréable !

---

sur le chemin de la rédemption..."

## La New tielle de Louis

Arrivé à Sète depuis mars 2012, le nouveau chef Louis St-Clair cuisinait dans son camion. Louis, c'était pas un chef traditionnel avec la toque et la blouse blanches. Il était beau Louis avec son bandana sur le front et son tee-shirt noir, ça lui donnait un petit air de voyou.

Louis, c'était 1,74 m et 74 kg, que du muscle et du nerf. Une taille de torero, des épaules d'arts martiaux et assez de biceps pour couper d'un seul coup de hachoir une cuisse de chevreau et pour tenir à distance les faiseurs de corruption. Car, y'en avait à Sète !

Le maire, il avait pas voulu que Louis ouvrît un resto-baraquette de macaronade. Ils n'avaient pas voulu non plus, le maire et ses acolytes, lui louer une concession sur la plage parce que Louis, il venait du Nord-Pas-de-Calais. Louis avait alors demandé conseil aux frères Sel, des chefs grillés à Sète, et avait abandonné l'idée de la baraquette. Alors, il avait proposé un camion pizza, frites, tielles. Le maire avait dit d'accord et autorisé l'emplacement sur le terrain vague entre *Netto*, le canal et le chemin de fer, mais sans tielle. La tielle sétoise, on n'y touchait pas.

Louis s'était donc installé avec son Monster Truck de 6 m sur 3, racheté à l'émission de la Six, chromé, zingué, avec cuisine équipée tout en inox, sur le terrain des anciens chais qui servait de parking sauvage. Louis, il avait essayé de pieuter le soir à la Pointe Courte, mais il avait reçu des coups de daurade et avec les chats ça puait.

Alors il était resté dans son camion. C'était en plein

soleil. Au début, il nourrissait les chiens et les chats du quartier, quelques clients de *Netto* et le soir, les spectateurs du théâtre. Mais c'était du provisoire. Louis voulait plaire aux Sétois avant qu'ils rejoignent leur théâtre du grand boulevard, une fois les travaux de rénovation terminés. Louis était retourné voir le maire et il avait proposé le carpaccio de poulpe dit "New tielle" et, comme Louis, il avait gagné le concours du Top chef, le maire avait dit d'accord. Un mois après, on était en avril et c'était déjà le succès.

La "New tielle", c'était un carpaccio de poulpe avec petites tourtes aux olives noires, accompagné d'un gaspacho d'Estrémadure, l'été et l'hiver, d'une soupe à la tomate, ce qui était très vitaminé. On en raffolait.

Ça avait "jazzé"<sup>5</sup> à Sète, tellement qu'on avait prolongé la navette du maire à un euro, sur le canal, pour aller acheter la "New tielle". Le petit train de l'office de tourisme faisait un détour par chez Louis. Le tuc-tuc, un engin électrique d'Asie fabriqué par un pote du *Bigorneau* à côté du *Pouffre Qui Dit Non*, faisait taxi jusqu'à *Cayenne*<sup>6</sup>.

Les papés et mamées venaient même en déambulateur de l'*Hypérion*, la maison de retraite d'en face, mais pas tous. Certains venaient en aviron ou en bicyclette malgré leur grand âge et Louis s'en étonnait. Les siens, de vieux, ils étaient tous morts à Sète entre 2012 et 2013.

---

<sup>5</sup> *Jazz à Sète* est un festival qui, chaque mois de juillet, fait partie du festival des festivals.

<sup>6</sup> *Cayenne* est le nom d'un quartier de Sète.

## Gaby et Cheryl descendent à Sète

Après mûre réflexion Gabriel décida donc de descendre à Sète, le 20 août, par le TGV de 18 h 07 en Gare de Lyon. Une voiture, généreusement mise à disposition par un ancien membre du réseau de Pedro l'anarchiste, les attendrait à Montpellier afin de rallier Sète et la côte languedocienne.

Quinze jours en pension complète au *Pouffre Qui Dit Non*, un vieil hôtel-restaurant tenu par d'anciens réfugiés catalans Pablo et Francesca, résistants de la première heure et lointains parents de Pedro.

Pablo était né, à l'hôtel, de parents persécutés par Franco. Ils avaient fui Barcelone. Ils avaient gardé, en souvenir de leur vie passée, une barque catalane amarrée devant chez eux dans le quartier de la criée. Pablo avait hérité du caractère de ses parents, il était petit, râblé, teigneux et nerveux. Il avait épousé une madrilène aux grands pieds et tous deux avaient dit non à l'Espagne. D'où le nom *Le Pouffre Qui Dit Non*. L'hôtel était situé entre la Bisque, restaurant revendu à un Péruvien, et un autre restaurant, le Bigorneau, racheté par un sétois de retour d'Asie majeure.

L'hôtel sentait le poisson, car tout le quartier sentait le poisson et les chats abondaient. Les dix chambres étaient assez spartiates et l'escalier en bois avait été remplacé depuis le dernier séjour de Gabriel, because : capricornes. On y déjeunait de plain-pied avec les pêcheurs, on causait, on buvait, on faisait un tour en barque, c'était sympa. Gabriel toutefois n'était pas sûr

que l'hôtel serait au goût de Cheryl, la cuisine encore moins. Mais quand il lui avait proposé de passer dix jours dans la ville de Brassens, Cheryl avait poussé un hurlement de joie, sauté au cou de Gabriel et, en fermant les yeux, l'avait embrassé si goulûment qu'il avait été pris d'un doux vertige et s'était fait tout petit comme dans la chanson. Ému de tant de reconnaissance, il s'était apprêté à la transporter jusqu'au canapé pour de plus amples agapes, mais Cheryl s'était raidie soudain : "Sète ! Mon dieu, mais c'est que je n'ai absolument rien à me mettre et il faut que je m'épile !" Et elle l'avait mis à la porte sans plus de ménagement.

Il ne restait que quelques heures avant le départ. Un seul mot d'ordre : être en beauté. Quelques emplettes pour se constituer une garde-robe spécial-vacances à la plage, une épilation scrupuleuse pour étrenner sa collection de strings et une nouvelle teinture pour l'occasion. Elle avait opté pour une couleur rose pâle qui à coup sûr mettrait en valeur son bronzage intégral.

Quand Gabriel passa la prendre à l'heure convenue, elle l'attendait déjà sur le trottoir de la rue Popincourt, assise au milieu de trois valises à roulettes et multiples sacoches, son baise-en-ville rose fluo sur les genoux. Certes, Gabriel était surnommé le Poulpe, mais ce n'était que pour la longueur démesurée de ses membres. La comparaison avec Octopussy s'arrêtait là ; il n'avait que deux bras et se demandait bien comment il allait faire pour trimbaler tout ce bordel jusqu'à la grande bleue !

Le nouveau look de Cheryl plut à Gabriel.

En métro, ils allèrent jusqu'à la gare de Lyon, montèrent

dans le TGV, dans un nuage de bonheur rose auréolé par l'été ambiant et la douceur de la soirée. Direction : la mer. Gabriel en sentait déjà les effluves, il les humait à plein nez guidé par un instinct surnaturel : lui, le Poulpe, il retournait à ses racines ancestrales.

À 23 h tapantes, leur taxi se garait devant *Le Pouffre Qui Dit Non*, où ils furent accueillis à bras ouverts par Francesca. Pablo semblait grognon, à croire que la mauvaise humeur c'est atavique. Une soupe de poissons en boîte et des moules au vinaigre les attendaient.

Le décor n'avait rien à envier au menu et Cheryl se dit que ses vacances commençaient plutôt mal.

## Darling à Cayenne

Darling venait de grimper le Mont St-Clair en VTT. Dommage, des bulldozers, à l'arrêt, gâchaient le paysage. Elle devinait les alignements des tables de moules et d'huîtres sur l'étang de Thau et imaginait au loin, pas si loin, le camion à Cayenne. En descendant par les escaliers, elle traverserait la ville et rejoindrait le quai à l'autre extrémité. Cette odeur du grand large lui chavirait les entrailles et lui redonnait une seconde jeunesse. Elle remercia notre Dame de la Sallette d'avoir maintenu ses gambettes alertes.

Elle s'assit sur les marches de la croix et sortit de son sac à dos son cocktail de fruits qu'elle s'était préparé avec soin avant de partir. Elle ne se nourrissait que de fruits bio, elle faisait attention à sa ligne. Une seule entorse : la tielle d'Étienne, depuis toutes ces années. Mais Adèle avait pris la retraite, alors, elle n'en mangeait presque plus. Elle aussi avait adopté, comme beaucoup de Sétois, la cuisine du top chef et surtout son carpaccio au calamar qui avait vraiment le goût de la tielle ; les olives, elle les jetait dans le canal. Elle n'avait jamais confié à Louis que son amie Adèle lui avait donné la vraie recette de la tielle, la calabraise. Mais pour s'éviter de mitonner, elle allait régulièrement au camion du top chef.

En un temps record elle fut à *Cayenne*. Sur le parking, un car de touristes attendait d'être servi, elle proposa son aide à Louis. En lui montrant du menton la queue qui s'allongeait, Darling dit à Louis :

— Quel succès ! Tu les dopes ou quoi ?

Le petit train attendait lui aussi, avec son chargement du troisième âge.

— Arrête de dire des conneries, Darling, on pourrait te croire.

Elle raconta son exploit en vélo au cuistot qui sourit bizarrement :

— La montée, tout en danseuse, j'étais même pas essoufflée, et la descente par les escaliers de Saint-Clair !

Puis elle continua à servir les clients comme elle avait appris à le faire à *La Rascasse*, sous le regard du chef qui était un méthodique de première. Les carpaccios étaient prêts, alignés en rang d'oignons pour une, deux, trois ou quatre personnes, dans l'immense frigo nickel-chrome de chez Hardi.

Les gabians<sup>7</sup> claquaient du bec en entendant les quads qui envahissaient le quai des Moulins. Ils n'étaient pas tout jeunes les bikers ! Certains exécutaient des pirouettes sur les essieux grincheux des engins. Un autre groupe de l'*Hypérion* d'en face répétait en chœur *In the mood*, de Glenn Miller. Un couple de retraités sur des patins à roulettes dansait un rock acrobatique malgré la chaleur. Lui, d'une main, mimait un trombone fictif sans perdre ni son souffle ni sa partenaire, élastique malgré son âge d'avant le déluge. Darling, qui ne voulait pas être en reste, enfourcha sa bicyclette et réalisa une figure sur une roue sans se tenir.

---

<sup>7</sup> Gabians est le nom sétois des goélands.

## Gabriel et l'urbanisme sèteois

Gabriel Lecouvreur, marchait d'un pas assuré, le vent en poupe, aspirant, à pleines narines, l'air vivifiant de la mer et promenant son regard médusé dans toutes les directions. Il n'en croyait pas ses yeux ; des gratte-ciel avaient surgi du sol en un temps record. Le lendemain de son arrivée, dans l'avenue Victor Hugo, celle qui mène à la gare, il en avait compté quatre qui paraissaient vaciller dans le mistral. Mais ça, c'était peut-être dû aux multiples pintes qu'il avait éclusées au Baratcho, en écoutant Nono chanter Brassens.

Sète, ville balnéaire, anciennement rouge, était en plein essor.

Le poulpe traversa la Place de l'Hôtel de ville, il se rafraîchit le visage dans l'eau claire du Pouffre<sup>8</sup>. Il n'était pas au bout de ses émotions. Il s'engouffra dans la Mairie. Une immense maquette couvrait pratiquement tout le hall. Du pied de la ville, on pouvait voir s'élever des buildings, serrés les uns contre les autres, jusqu'au niveau de la croix de la colline, en forme de baleine. Ils étaient tous recouverts d'une épaisse végétation. Gabriel ferma les yeux un instant et s'imagina toutes ces tours verdoyantes ondulant dans le grand vent et ces mouettes

---

<sup>8</sup> Un artiste sèteois, Pierre Nocca, a réalisé cette sculpture monumentale en 1987. Elle s'intitule "Le Poulpe" mais les gens de Sète l'appellent "Le Pouffre". Au milieu de la place de la Mairie, il trône avec ses deux dauphins qui donnent l'impression de jaillir de la fontaine pour envoyer l'eau, alors que le poulpe déploie son long tentacule pour prendre un bout de ciel bleu.

étincelantes tournoyant comme des hirondelles autour des clochers. Vue d'en haut, Sète ressemblait à un îlot recouvert d'une mini forêt-vierge. Vertigineux ! Une quatre voies, aérienne, en forme de tube transparent enjambait le Mont Saint-clair pour aller rejoindre la route d'Agde. À l'intérieur de ce boyau, des véhicules lumineux tels des fusées miniatures, se déplaçaient à grande vitesse.

La jeune-fille à l'accueil lui sourit.

— Oui, c'est le nouveau projet du maire, lui dit-elle d'un air complice avec un accent chantant.

Elle était belle comme la mer. Le Poulpe se sentait fondre, attendri comme dans une tielle qui mijote dans le four.

— Mais, ça va coûter une petite fortune ! Où va-t-il prendre les fonds ?

— Sète est devenu une ville riche, beaucoup d'hommes d'affaires viennent s'y installer.

— Et bien, je vois que votre maire est un affairiste doublé d'une âme d'artiste. Ça va au moins donner du boulot pour les jeunes !

— Oh ! Les jeunes, ici, c'est pas le problème ; le problème c'est les vieux !

— Comment ça, les vieux ?

— Primo, ils occupent beaucoup de grands logements et Sète, de par sa situation, ne peut s'étendre, c'est pour cela que le maire construit des gratte-ciel à gogo, et puis ça coûte, toutes ces personnes âgées ! Elles sont coriaces en bord de mer

grâce à l'air marin.

Elle dit cela avec une voix d'ange et tant de naturel que le Poulpe en fut abasourdi.

— Et bien ! Vous ne faites pas dans le social ici ; ça pue !

Il sortit de la Mairie, un crapaud gluant lui suçait la lulette.

# Louis et Cheryl

Louis, il était venu à Sète pour retrouver un peu la famille. Son grand-père s'appelait Luigi Ciccolini comme le pianiste sauf qu'il l'était pas. Pêcheur à Positano dans le sud de l'Italie, parce que le sud, en Italie, c'est comme à Sète, c'est pas français et c'est comme ça depuis Jeanne d'Arc.

Donc, Luigi était venu pour la pizza. Pour la tielle, c'était déjà râpé, la famille du maire s'était installée avant. A Sète, Louis, il avait aussi sa grand-mère Violetta, son grand-oncle Raimondo, son oncle Rodolfo et sa tante Gina.

Sa mère Sofia et son père Robert après leur mariage à l'église St-Louis - prénom qu'ils avaient donné à leur premier fils – étaient partis s'installer dans le Pas de Calais où son père était entré dans l'administration, au service des fraudes.

L'oncle Rodolfo, pour donner un coup de main à Louis, malgré ses 72 ans était allé à Dubaï, en Arabie saoudite, en 2012, pour prospecter pour la New tielle. Louis supposait qu'il avait refile le S.R.A.S.<sup>9</sup> à tous les autres vieux de la famille pour qu'ils meurent si vite. D'insuffisance, les cœurs sont tombés en rade. Les docteurs, ils ont dit :

— Le cœur, c'est génétique.

Mon œil ! Quand on sait pas on la ferme ou on dit c'est

---

<sup>9</sup>Syndrome Respiratoire Aigu Sévère : nouvelle maladie du XXIème siècle

la ménopause.

C'est pas très élégant, d'en parler maintenant, mais c'est le 22 août 2013 que Cheryl, la copine de Gabriel, fit la connaissance de Louis avant de descendre à la plage avec la navette du canal. Cheryl avait presque le tiers d'années en plus de Louis qui en avait 28. Ça les empêchait pas de flirter pendant la cuisson des tomates et pendant l'enquête de Gabriel, dans la cabine climatisée du camion. Cheryl était la coiffeuse de la rue Popincourt à Issy-les-Moulineaux. Elle était surtout canon, elle aimait se faire plaisir et ça se voyait. Les années en plus, elle les portait pas en malheur sur sa figure et les jeunes l'adoraient. Gabriel aussi, mais il était pas jaloux. Il avait besoin de réfléchir et elle avait besoin de parler. Avec Louis, la conversation, elle était physique et gastronomique, mais le camion était solide.

Louis avait de ses ancêtres italiens le nez et les pieds, autant dire qu'il fallait pas l'emmerder...

## A Balaruc

Il aimait beaucoup Sète, Gabriel Lecouvreur, mais il avait ouï-dire que dans le petit village de Balaruc niché au bord de l'étang de Thau régnait une vie dense, fort mouvementée, qui attirait essentiellement des personnes âgées. Celles-ci profitaient de leur cure thermale pour se promener du matin au soir sur les rives de l'étang, se faisaient rôtir alignées comme des sardines sur les pontons de bois et profitaient au maximum de toutes les attractions gratuites diverses et variées que la ville leur offrait tous les jours de la semaine. Bref, Balaruc, fort joli d'ailleurs, attirait aussi les vieux Sétois qui se mélangeaient allègrement le soir venu à tous les curistes descendus de tous les coins de France.

Ce quasi quatrième âge ne semblait pas touché par une quelconque augmentation de la mortalité dont les journaux faisaient état. Ils repartaient chez eux plutôt requinqués après trois semaines de villégiature balarucoise.

Un soir, Gabriel y entraîna Cheryl. Agréablement surpris par cette magnifique station, ils s'arrêtèrent à la terrasse de *La Sinécure*. Ils admiraient l'étang et les lumières du Mont Saint-Clair qui leur offrait sa beauté magique du soir, magnifiée - oh combien ! - par la couleur gris-argent de l'étang où se reflétait toute sa splendeur. Elle sirotait un coca, la paille jaune coincée entre ses lèvres glossées à l'envi, lui, buvait une Occita, une bière ambrée locale au goût légèrement caramélisé. La croix occitane, en figure de proue.

Gabriel ne pouvait supporter qu'un jour Sète devînt, pour le plaisir et l'enrichissement de certains, une platitude hérissée de tours monstrueuses new-yorkaises. Un véritable Manhattan-sur-Saint-Clair.

Tout en réfléchissant, il demanda de goûter une Mouska, autre fleuron de la micro distillerie de Mèze. Déjà rempli d'une sourde nostalgie, une musique très rythmée le fit sursauter. Il jeta un œil à l'intérieur du zinc et ce qu'il aperçut le cloua sur place. Il vit des formes s'agiter dans tous les sens, dans la lumière psychédélique ; il eut la sensation de pantins désarticulés animés par une force maléfique.

Avec Cheryl, ils approchèrent, entrèrent dans le bar tout en essayant de mieux voir. Une haie de buveurs spectateurs leur barrait la route. Ils s'incrustèrent pour apercevoir ces fantômes. Ils étaient là, les vieux Sétois ; ils dansaient à perdre haleine, seuls ou en couple, ils s'agitaient dans tous les sens, serrés les uns contre les autres. Certaines danses plus lascives collaient les corps et les baisers à bouche que veux-tu, sans vergogne. Ils perdaient toute bienséance ; n'existait plus que le désir frénétique. Peut-être auraient-ils pu copuler sur place... Avaient-ils pris du viagra ou quelque substance illicite ?

La musique changeait, ils restaient sur la piste, infatigables. Certains par moment filaient, vers les toilettes du fond, changer de chemise pour remplacer celle qui était à tordre, mouillée entièrement de transpiration.

Quelle santé ! Quelle était cette frénésie qui envahissait ces corps plus très jeunes où on aurait pu penser que cyphoses, lordoses et rhumatismes de toutes sortes

déformaient les dos, bloquaient les cous et les articulations, déséquilibraient les démarches ? Là, sur la piste, rien de tout ça n'apparaissait. Ils affichaient une forme de jeunesse, les yeux brillants de convoitise, bouche ouverte sur une respiration saccadée, rythmée sur la rapidité de la musique.

De plus en plus perplexe, Gabriel s'interrogeait : qui était le médecin Géo-trouve-tout qui leur avait administré une cure de jouvence ?

Médusé, il vit tout à coup Cheryl onduler sur la piste et offrir aux regards concupiscent de ces papys la beauté de son corps sans défaut. Sa sensualité naturelle leur claquait aux yeux. Tout cela ne fit qu'augmenter leur agitation. Ils s'agglutinaient autour d'elle, captivés par l'originalité et la couleur douce de sa chevelure rose.

Oh mon Dieu, se dit le Poulpe, je ne voudrais pas en voir un agoniser par terre, le cœur en morceaux !

## Louis et Gabriel au cimetière marin

Louis se rendit sur le caveau familial, un jour de relâche, un jour de grand mistral. Le scooter peina un peu sur la montée et Cheryl qui était derrière, était descendue avant :

— Je les connais pas tes vieux.

Le cimetière était vide, mis à part un grand dégingandé qui faisait des enjambées à l'ouest.

Louis s'approcha, tourna au sud, vers la mer, passa devant les illustres Mario Roustan, le ministre, et Jean Vilar, le comédien. La concession de famille, elle était là. Ils s'étaient trompés à l'ouverture du caveau, c'était un autre et Louis avait rien dit. Aussi ses vieux, ils étaient enterrés avec un joueur, un italien, mais de Sicile.

— L'embêtant quand on est au cimetière, c'est qu'on est avec tous les autres lui disait son grand-père.

Louis avait pensé qu'entre potes ce serait mieux.

De son côté, Gabriel Lecouvreur était monté à pied jusqu'au Musée Paul Valéry, pensant se rafraîchir d'une Chimay à la brasserie, avant d'aller jeter un œil sur la tombe où étaient enterrées ses racines. Mais la brasserie était "fermée pour cause de deuil". Gabriel prit alors l'une des petites portes qui menaient aux hypogées. Anciennement Saint-Charles, le lieu fut rebaptisé Marin, à la mort de Paul Valéry, et c'est là, dans ce Cimetière Marin que le poète reposait depuis... sa mort !

Gabriel se souvenait vaguement de deux vers du poème éponyme. Il déclama tout en descendant quelques marches, nez face à la mer :

“Ce toit tranquille, où marchent des pigeons<sup>10</sup>,  
Entre les pins palpite, entre les tombes...”

Gabriel n’avait jamais trop bien compris la sensualité de Valéry et lui préférait Aragon et ses *Persiennes* dans *Le Mouvement perpétuel*, 1920, poème autrement plus facile à retenir par cœur, puisqu’il ne faisait que répéter 21 fois le même mot !

### ***Persiennes***

Persienne Persienne Persienne  
Persienne persienne persienne  
persienne persienne persienne persienne  
persienne persienne persienne persienne  
persienne...”

Gabriel stoppa net après la seizième persienne et pour cause : il avait loupé une marche - ô combien funèbre ! et s’était affalé sur les gravillons blancs entraînant dans sa chute deux vases et quelques regrets éternels.

— Té, peuchère ! T’as entendu ? Encore un qui se l’est prise !

---

<sup>10</sup> Si Paul Valéry utilise le mot colombe dans son poème, Gabriel a retenu le terme pigeon. Or ces deux volatiles sont les mêmes. La différenciation repose uniquement sur le fait que les petites espèces de colombidés sont appelées colombes ou tourterelles, alors que les grosses sont dénommées pigeons... Nous excuserons, donc, Gabriel pour ce manquement aux vers.

— Encore ! Va falloir la réparer cette marche !

Gabriel se releva vivement, honteux de s'être gamellé. Il entendait rire mais ne voyait personne. Il ne croyait pas aux revenants, il n'avait aucune raison d'avoir peur mais quand même ! Les statues de marbre d'anges et vierges voilées le regardaient de leurs yeux vides et secs. Les rires s'étaient tus. Il fit quelques pas, et entendit à nouveau, venant d'un trou béant :

— Passe-moi l'humérus que je lui donne un coup !

— Oh pétard ! T'as vu la longueur des bras ? L'est pas manchot lui !

Les rires reprirent de plus belle.

On parlait de lui, sûr : allait-il finir ici, battu à mort par les fantômes des pêcheurs de poulpes ? Gabriel prit peur et, bien que son saint patron fût considéré comme le messager de Dieu dans la Bible et dans le Coran, il préféra faire des grandes enjambées à l'ouest et laisser à l'archange la mission d'apporter les bonnes nouvelles tout seul.

Il avait dévalé quelques tombes et renversé des épitaphes quand il vit un homme côté sud. Il changea de cap, enjamba quelques couronnes, se posta en sueur et haletant, s'adressa à l'inconnu :

— Ben dis-donc, mon vieux, tu te mouches pas avec les doigts ! Dit-il en lui montrant la concession. Les miens, ils sont nord-ouest en plein vent.

— Les miens, ils étaient frileux, argumenta Louis sans se lancer dans des explications administratives. C'est toi le Poulpe ?

- Ouaïp, sont morts quand les tiens ?
- Tous les cinq, cette année.
- Et de quoi ?
- Tous pareils, le cœur s'est arrêté.
- Ah mince, et où ?
- 90 mes grands-parents, 86 le grand-oncle, 72 mon oncle et ma tante 70.
- C'est pas vieux, c'est arrivé d'un coup ?
- Ce qui est bizarre, et Gabriel tendit l'oreille, c'est que l'infirmière m'a dit qu'ils étaient plutôt en forme. Elle leur lisait le journal à L'Hypérion. En fait, d'apathiques ils sont devenus hystériques. Ils s'étaient inscrits sur facebook et faisaient des rencontres sur jetekiffe.com et puis crac...
- Et l'oncle de Dubaï, il était aussi à L'Hypérion ? Demanda encore Gabriel.
- Comment tu le connais ? Ok, c'est Cheryl qui t'a dit ! Non, l'oncle de Dubaï, comme tu dis, on l'avait mis sous tutelle depuis qu'il pissait dans tout l'appartement. Et ma tante, elle bavotait en le contemplant. Et puis un jour, zou ! Il a pris l'avion pour Dubaï et Gina est sortie de la dépression.
- Y a pas eu d'enquête ?
- Ben si, ma mère qui peut pas bouger du Pas-de-Calais a demandé un post-mortem, mais ils se sont encore trompés, ils ont pris le joueur ! Répondit Louis découragé.
- Barque bleue ou barque rouge ? Pouffa le Poulpe.

— Ben chais pas. C'est important, tu crois ?  
Demanda Louis interloqué.

Gabriel se sentit seul tout à coup parmi les morts ! Décidément ils n'avaient pas le même humour dans le sud. Pensivement il descendit la colline. Il appela la maison de retraite pour visiter les lieux. Il se fit passer pour un journaliste. *L'Hypérion* était à l'autre bout de la ville. Il traîna, il avait le temps, il avait rendez-vous dans l'après-midi. Le mistral soufflait toujours.

# L'Hypérion

En arrivant au portail, Gabriel dut sonner et montrer patte blanche. On ne rentre ni ne sort comme on veut d'un E.H.P.A.D. ! Faut le code. Une amère pensée traversa l'esprit de Gabriel. Il frémit : "Oh là là ! Faudra que j'me dégote un truc au Maroc pour mes vieux jours !"

Quelle ne fut pas sa surprise quand, derrière le portail, dans le parc, il découvrit un spectacle féérique, magique, irréel ; un cours de gymnastique avait lieu au bord de la piscine à remous. Une dizaine de grands-mères vêtues de flashy strings évoluaient lentement au son d'une douce musique chinoise. À côté, d'autres mamies paressaient, affalées sur de longues chaises sculptées dans un design futuriste ; d'autres participaient à un cours de french manucure sous la pergola. Plus loin sur la terrasse, les papys de 90 ans, euphoriques, vêtus de marcel et tatoués à l'effigie de leur club respectif, disputaient une partie de pétanque.

Soudain, sur le perron d'un immeuble immaculé et lisse de trois étages, une jeune fille brune, petite et pulpeuse, avec un décolleté plongeant dans sa blouse blanche très courte, interpella Gabriel médusé et enchanté.

— Bonjour, je vous attendais, Monsieur Lecouvreur. C'est bien vous le journaliste qui nous a appelés ce matin pour le reportage ? Je suis Sophie, infirmière de l'établissement. Vous me suivez pour la visite ?

Son regard suave s'accompagna d'un petit claquement du talon de ses mules qui, tout en restant réglementaires,

n'en étaient pas moins féminines. Ensorcelé, Gabriel suivit Sophie pas à pas comme s'il chevauchait une jeune pouliche sauvage. Ce n'était qu'un fantasme, une douce pensée. Sophie le rappela à l'ordre :

— Vous me suivez ?

Ils traversèrent un interminable corridor, lieu sans doute de biens tristes drames. Mais une odeur d'encens s'en dégageait, un perceptible bien-être, une rassurante sérénité. Sophie lui montra une grande salle en rotonde.

— Voilà la salle à manger.

Sur la porte où le menu était affiché, Gabriel put aussi lire :

Dans le cadre de la Saint-Louis,  
Monsieur le maire offre gracieusement  
tielles et Picpoul de Pinet à volonté  
aux vieilles bouches édentées.

Amicalement, à nos aïeux nous souhaitons  
sérénité, paix et longévité.

— Il ne manque pas de générosité... ni d'humour,  
votre maire !

L'infirmière se contenta de soulever les épaules en soufflant un Bof ! qui en disait long.

Ils continuèrent à marcher dans le couloir. Un ouvrier descellait une plaque : Soins palliatifs. Contre la porte voisine, au sol, s'appuyait celle de la Salle des kinésithérapeutes. Devant le regard interrogatif de Gabriel, Sophie sourit :

— Et oui ! Personnel licencié. Baisse importante de l'activité, pour les palliatifs et pour les kinés. Les pensionnaires n'ont jamais été aussi en forme ! Ils ne se plaignent plus de rhumatismes et autres pathologies qui réclamaient des massages appropriés. Alors on a fermé la salle. A l'Hypérion, nous vivons longtemps et en bonne santé. C'est le dicton de la maison ! Lança joyeusement Sophie.

Au bout du corridor, l'escalier de la sortie.

— Hello Sophie !

— Bonjour, mamie Stabilo ! Et votre consultation chez l'ophtalmo ?

La grand-mère vêtue de collants vert-fluo et body orange, arrêta en soufflant profondément ses élongations sur la rampe de l'escalier. Le pied droit chaussé d'une basket jaune rejoignit son "compaïre" :

— L'examen a été reporté une fois de plus.

Elle portait des lunettes sans verres.

— Et oui, c'est pas la cataracte, ça c'est sûr. Quant au fond de l'œil, il a rien pu voir ! Pupilles très très dilatées, qu'il a dit. Mais c'est pas gênant, j'y vois comme à mes vingt ans !

En bas de l'escalier, Sophie expliqua à Gabriel :

— Vous savez Mamie Stabilo, oh pardon, Madame Gignac, quand elle est arrivée chez nous, était une grand-mère très triste. Tous les jours, ses filles la visitaient, se relayaient à son chevet. Mais la grand-mère exaspérée, apparemment insensible à ces marques d'attention, regardait inlassablement la

pendule en les envoyant promener. Un jour, lassées, ses filles lui ont demandé :

— Mais pourquoi es-tu si triste ?

— Personne ne vient jamais me voir.

Gabriel rit à l'anecdote. Finalement, perdre sa mère très jeune avait du bon ! Lui, orphelin, avait au moins échappé à ce genre de contrariété ! A travers ses pensées autobiographiques il entendit l'infirmière poursuivre :

— Ses filles ne l'ont plus visitée. On aurait pu croire que Madame Gignac n'allait pas s'en remettre mais on l'a vue remonter la pente petit à petit... Aujourd'hui, sans qu'on comprenne vraiment le revirement de situation – mais c'est le cas d'à peu près tous les pensionnaires de l'Hypérion - elle participe, heureuse, à toutes nos activités, faisant table rase du passé.

Sophie arrêta de parler et sortit un trousseau de clefs de sa poche de poitrine. Elle demanda à Gabriel de patienter, le temps de passer au vestiaire se changer ; elle avait terminé son service. Elle réapparut encore plus charmante que dans son uniforme : un pantalon corsaire qui montrait des cuisses de cavalière et un petit chemisier bleu à col sans manche. Elle portait aussi des mules à petit talon.

Arrivés au bout de l'allée, elle utilisa son passe pour ouvrir le portail. Elle regarda sa montre.

— J'ai fait des heures sup, j'espère que l'article sera à la hauteur de mon dévouement !

— Pour me faire pardonner, je peux inviter mon

guide à prendre un verre... et plus si affinités ?

Gabriel dut remettre son invitation dans son pantalon quand il vit Sophie se jeter à la bouche d'un beau garçon de son âge.

— Monsieur Lecouvreur, Nicolas, mon fiancé. Nico est étudiant véto à Lyon et fait les nuits d'été à l'Hypériorion pour se faire la main !

— Ne l'écoutez pas, elle plaisante !

— Vous n'êtes pas son fiancé, vous n'êtes pas étudiant ?

— Si, ça c'est vrai mais ce qui est faux c'est la fin de sa phrase ! Je ne fais aucune expérience sur les pensionnaires de cette maison ! D'ailleurs, je les trouve plutôt en bonne santé. Pas de maladie de carré, pas de myxomatose, de dourine, de grippe aviaire...

— Ni de grippe à bière, je suppose ! Vous êtes d'astreinte ce soir ?

— Ah non ! Ce soir c'est relâche !

— Alors, si je peux vous offrir une mousse, au pub... Je profiterai de votre voiture !

Pendant qu'il pliait tant bien que mal ses guiboles à l'arrière de la 206, le Poulpe se sentait perturbé, interpellé par ces services fermés, la seconde jeunesse de tous ces vieux, ces rendez-vous remis, ce menu du maire...

Malgré tous ces pourquoi, ces comment, il était persuadé que, tout compte fait, c'était à l'*Hypériorion* et nulle part ailleurs qu'il irait couler ses vieux jours, une

retraite bien méritée.

Le lendemain, Gabriel avait mal au crâne ! Avec le carabin animalier, ils avaient éclusé le fût de Leffe du *Spencer* ; Sophie qui bossait le lendemain les avait laissés dans un état déjà bien avancé et avait confisqué la bagnole.

Cheryl n'avait pas fait de commentaires. Elle n'était pas au *Pouffre Qui Dit Non* quand il était rentré.

Sans honorer le petit dèj de Francesca, Gabriel alla prendre l'air. Il longea le canal et alla s'asseoir sur un banc, à la Criée.

Là il serait peinard !

C'est ce qu'il croyait quand une nuée d'anciens s'abattit sur le quai !

## La C.O.M.<sup>11</sup>

Ils formaient ce qu'à Sète on appelait la C.O.M., la Congrégation des Obsédés de la Manivelle. Les sujets de discussions alternaient entre sexe et vieilles bagnoles. Les petits vieux s'asseyaient régulièrement sur les deux bancs parallèles de la Criée, en plein cagnard, l'été, tous généreusement chapeautés et l'hiver, bien couverts. Il n'y avait que le mistral pour les tenir dedans ! Ils jacassaient, ils papotaient, ils jargonnaient, ils chevrotaient et ils zozotaient, ces bonimenteurs, ces vendeurs de mots assassins. Et la vieille, maigre comme une sardine avec son "faudal negre", son menton poilu qui vous arracherait des asperges du côté de Mireval, les yeux ronds comme des billes qui vous lyncheraient les daurades de la Pointe Courte comme les corsaires avaient capturé les muges du côté des Aresquiers, elle aussi commentait à sa façon les mensonges pêchés avec de ces bigorneaux dévots de la religion de Bernard-l'hermite, qui vous jetteraient une batterie de bactéries à la face du poulpe s'il osait venir promener ses dévolus dans la rue de Garenne.

Gabriel était donc sur l'un des bancs quand les vieux de la C.O.M. débarquèrent. Il se trouva repoussé jusqu'à l'extrémité du siège à coup de cul.

— La liberté des uns s'arrête quand commence celle des autres. Dit, en rigolant, lo papé qui commandait la manœuvre.

---

<sup>11</sup> Prononcer C.O.M. à la sétoise comme dans **compagnie** et non comme dans **comme** ; sans faire sonner le **M**.

— T'as raison Maurice, surtout quand on noie le muscat de Rabelais avec l'huile d'olive de Villeveyrac, répliqua le tonton de la montée des Arabes qui ne semblait pas avoir vraiment l'esprit d'à-propos. La mamée qui ne voulait pas rester muette comme une carpe s'exclama :

— Je vais vous en conter une, figurez-vous que le cousin Albertino, qui conduit encore sa vieille deux chevaux des années soixante, s'est servi de sa femme pour faire fonctionner les essuie-glaces défectueux. Il faut dire qu'il les avait récupérés sur un véhicule des années cinquante.

— C'est des histoires, rétorqua un autre.

— À mon âge, la beauté est primordiale. Fit entendre Jausèp. L'autre jour j'ai croisé une baudroie qui nageait dans la benne de la Société Protectrice des Poissons de mer. Elle voulait faire la cour au pouffre mais celui-ci s'est rebiffé en lui donnant des gifles avec ses tentacules pour éviter de subir ses laides déclarations d'amour. Il a profité de sa colère pour polluer les tournesols du tableau d'un certain Vincent Vangothi. Celui-ci s'est mis dans une colère noire que l'encre de l'intrus n'a pu rougir. Tu la connaissais celle-là Victorio Desicavi ?

— Ô Grand Dieu! Quel sacrilège!

Gabriel n'en croyait pas ses oreilles. Des fêlés, il en avait rencontré mais ceux-là ils battaient tous les records !

Le dénommé Victorio se dirigea vers sa quatre chevaux, en sortit une manivelle pour remonter les bretelles de son pantalon.

— Il faut que je protège ma guibole de milieu contre une prostate maligne qui veut fusiller mes sacs de spermes sans autre forme de procès.

Jausèp reprit la parole. Il aimait raconter à qui voulait l'entendre toujours la même anecdote, avec pratiquement toujours les mêmes mots, à la virgule près. Comme il avait la chance d'avoir un nouvel auditoire, en la personne du grand escogriffe qui avait une fesse qui dépassait du banc, juste à côté de Maurice, il ne se fit pas prier :

— Un jour que je rentrais chez moi avec ma Juva quatre et ma femme Élise qui avait acheté une paire de loups pour en faire une fricassée de bonite avec des anchois, la voiture n'a pas voulu monter la rampe des Arabes qui mène à ma baraquette. J'ai demandé à ma femme de descendre et je l'ai attachée avec une corde au pare-chocs arrière de ma bagnole, pour être sûr de ne pas la perdre en cours de route. Arrivé devant la maison, j'ai regardé dans le rétroviseur. Point de femme, mais une paire de cornes. Je me suis pris des couleurs du jaune pastis, en passant par le violet de la Corniche, le rosé de Listel et le bleu des Resquilleuses et je suis sorti de mon tacot. Un taureau faisait le superbe et crânait dur. Il pestait comme une cheminée parce que je l'empêchais d'accomplir son devoir de mâle si bien qu'Élise n'a pas pu apprécier les marrons chauds de la bête. J'ai chopé un chaudron du jardin et j'ai versé un litre de vin rouge que j'ai fait boire au taureau de Camargue. Celui-ci, furieux d'avoir été roulé par un vieux schnock comme moi, amputé de ses plus belles dents, s'est rendu dans la salle d'expositions à côté de la

Sainte Chapelle. Des tableaux étaient aux murs et quand il a remarqué qu'un de ses confrères était en train de se faire assassiner par un matador, la moutarde lui est montée dans le museau et son sang a tourné au vinaigre. Moi et mon Élise on est allés se réfugier dans notre baraquette.

Tous les adhérents à la C.O.M. étaient pliés de rire, Gabriel aussi.

Le récit ne manquait pas de péripéties, racontées avec force précisions qui se voulaient réalistes mais peu nombreux étaient ceux qui donnaient du crédit à ce vieux schnock de Jausèp. Gabriel qui partageait le banc, ce jour-là, ne le crut pas davantage !

Par contre il prêta plus d'attention à sa voisine d'en face, une toute petite dame - au visage défraîchi comme une pomme de terre oubliée tout l'hiver au fond du panier - qui de bonne grâce accepta de répondre à quelques questions du Poulpe pendant que les hommes allaient faire une pétanque. Gabriel se trouva plutôt chanceux quand elle lui apprit qu'elle avait été longtemps au service de la famille Lecastor.

## La famille Lecastor

— Le grand-père, Antoine Lecastor, était un colosse de près de 2m, tout en muscles, visage ravagé de sillons attestant de son dur labeur de paysan dans un petit village de l'Aveyron, Castelnau Pegayrols, près de Millau. Chaque mois il allait vendre sa récolte au marché de Sète, en carriole tirée par son robuste cheval. Il mettait quatre bonnes journées pour faire le trajet. À l'aller, il dormait dans sa carriole et au retour s'arrêtait dans les relais qui jalonnaient la route. Il y rencontrait des amis et le soir, ils se tapaient la belote.

Une année, il avait gelé au mois de mars. L'année suivante, il y avait eu une terrible inondation qui avait emporté huit personnes dont l'épouse d'Antoine et deux maisons et l'année d'après, son fidèle cheval lui avait claqué sur la route qui les menait à Sète. C'en était trop : il avait pris son fils, Albert et était allé s'installer à la ville.

Il travailla d'abord au port et comme il avait pas mal de connaissances, il devint agent de la circulation et quelques années plus tard, ayant mis quelques économies de côté, il ouvrit un commerce d'alimentation sur la Marine.

La vieille arrêta là son récit. Gabriel s'était assoupi. Elle se leva, alla s'asseoir à côté de lui, lui flanqua trois bourrades dans les côtes, histoire de le réveiller. Pour une fois qu'elle pouvait en placer une, sur le banc, il n'était pas question qu'elle perde l'attention de son interlocuteur.

Gabriel sursauta. Il aurait eu, un temps, besoin d'un GPS pour savoir où il était. Mais la vieille avait déjà repris son inventaire.

— Je crois que vous vous êtes un peu endormi ! Où j'en étais ? Ah oui, je voulais vous dire que le fils, Albert Lecastor, avait repris le magasin de son père et s'était spécialisé dans la vente de tielles. Il avait réussi à piquer la recette d'Adrienne Virduci ! C'étaient les meilleures tielles de Sète. Aux beaux jours, il sortait quelques tables sur le trottoir, face au canal, et les clients les dégustaient sur place, discutant et rigolant. Il y en avait toujours un qui sortait de sous sa veste une petite de rouge.

Avec une Sétoise pur jus, Albert a eu deux fils, Étienne et Edmond. Il avait mis toutes ses espérances sur son aîné, Étienne, et avait envisagé pour lui de grandes études. Edmond était effacé et parlait peu. Mais, il s'avéra très vite qu'Étienne préférait user ses fonds de culottes sur les trottoirs de la ville que sur les bancs de l'école. Par contre, Edmond avait toujours le nez dans les livres et rapportait d'excellentes notes. Son passe-temps favori : réparer les pattes cassées des mouettes. Pour cela il avait confectionné un piège et lorsqu'elles s'y laissaient prendre, il se faisait un réel plaisir à réparer les dégâts à l'aide de plâtre et d'attelles. C'est ce qui l'a conduit peut-être à des études de médecine.

Plus le temps passait et plus Edmond prenait de l'assurance et de l'ascendant sur son frère. C'était lui qui décidait, coupait, tranchait. Paraît qu'aujourd'hui, c'est pire ! Pourtant c'est Étienne l'aîné. Tè ! Tout fout le camp !

C'est lui qui a imposé à Étienne de prendre la succession de son père et les tielles ont continué à régaler les Sétois...

Edmond, lui, a ouvert un grand cabinet et s'est spécialisé dans la gérontologie. Je l'ai toujours entendu dire que c'était le film Soleil vert qui l'avait poussé dans ce sens. Il avait particulièrement apprécié que les vieux soient utiles à leurs descendants. Puis, comme il était très connu et très ambitieux, il s'est fait élire maire, poussé aussi par ses proches. Il en est à son quatrième mandat, c'est dire si son ego et ses rêves vont s'amplifiant. Il veut laisser une trace dans l'histoire de sa ville.

Il cerne très vite les obstacles : il dit que la ville ne peut s'étendre et il trouve que beaucoup trop de retraités viennent s'y installer. Là, il a pas tort, moi, je trouve qu'on est mieux entre nous ! Il dit aussi dans tous ses discours qu'il faut faire venir des jeunes, créer des emplois dans des domaines variés, dans l'immobilier, notamment, qu'il y a un réel créneau ; il veut relancer les activités portuaires qui sommeillent, l'import-export, les bateaux de croisière ; il veut innover dans le domaine artistique et culturel et aussi développer le petit commerce. Heureusement que je ne travaille plus chez lui, il me donnerait le tournis !

Et puis, entre nous, je trouve qu'il fait des choses pas très catholiques. D'abord, il a passé consigne aux agences immobilières de ne pas vendre ou louer aux plus de 45 ans, à moins qu'il ne s'agisse de personnalités importantes. Puis, il a fait entreprendre de gigantesques chantiers dans toute la ville, qui devient une véritable ruche. On entend que des

marteaux piqueurs, des pelles mécaniques et on avale de la poussière en veux-tu en voilà ! Et voilà !

De toute évidence, elle avait terminé son récit. Ouf ! Jamais Gabriel ne lui avait demandé de remonter à Mathusalem ! A peine poli, il s'éclipsa. Il en avait ras le bol des vieux.

## De tielle en fils

Gabriel fit un break dans son enquête. Il se fit une toile au Cinémistral de Frontignan. Carmen la projectionniste voulut lui offrir un muscat après le film, mais il sut lui dire non.

Elle semblait connaître tout le monde. C'est elle qui lui parla de la boutique d'Étienne. Décidément, ils ne savaient pas faire court dans ce pays ! Il eut droit, encore une fois, à toute la saga, heureusement, il était assis !

— La boutique d'Étienne Lecastor a pignon sur le Canal Royal. C'est une institution à Sète. Une de ces vieilleries que l'on n'ose surtout pas détruire, malgré les ambitions du maire. Les affaires des Lecastor on n'y touche pas.

Le commerce a été acquis par Antoine, le grand-père de l'actuel maire, quelque temps après son installation dans le port. Le local était petit, humide, et sombre. Pourtant, l'obstination d'Antoine avait attiré la curiosité des Sétois.

Antoine avait commencé par vendre quelques produits de son Aveyron, qu'il avait quitté le cœur lourd. Puis l'approvisionnement ne pouvant plus se faire, il s'était mis à un commerce plus local : la vente de daurades, pêchées la nuit au bord du canal ou ramassées, honnêtement, sur les quais quand elles tombaient, ou pas, des paniers des pêcheurs voisins. Le petit commerce marchait assez bien.

Il fit des travaux de peinture dans le local pour attirer

les Sétoises, souvent en œstrus<sup>12</sup> devant ce paysan bien sympathique à regarder. Il mit quelques étagères en plus sur le mur de gauche, en entrant, et des photos de Castelnau Pegayrols sur le mur de droite. Personne ne savait où c'était, et tout le monde s'en moquait, sauf les femmes qui s'attardaient pour admirer le château féodal et le bourg médiéval de Castelnau, au pittoresque lacs de vieilles ruelles flanquées de maisons anciennes.

Quand Antoine tomba malade, il coucha son fils unique, Albert, sur le dos d'une recette de la pompe à l'huile, le désignant seul héritier.

— C'est quoi cette pompe à huile ?

— La pompe à l'huile c'est une sorte de plaque de pain, sucrée et imbibée d'huile d'olive, qui lui confère un moelleux humide et luisant. Vous allez me faire perdre le fil de mon histoire ! Alors, Sitôt mis dans le trou, Albert reprit l'affaire comme il l'avait promis devant le matelas de moribond de son père.

Le lendemain des funérailles, Albert refit la déco : il ôta les étagères à gauche en entrant, et vira les photos du mur de droite. Son père, il le respecterait toujours, mais il devait tourner une page de l'histoire ; fi de l'Aveyron, il était à présent un du Sud. Il accrocha un pavois sur la façade, et deux lances au-dessus d'une peinture murale représentant "Le Mouton" qui hésitait encore, entre se fracasser le pif sur la tintaine ou glisser dans les eaux troubles du canal.

---

<sup>12</sup> Œstrus : chaleurs, période pendant laquelle un mammifère femelle est fécondable et recherche l'accouplement.

— Le Mouton ?

— C'est vrai que vous êtes pas d'ici ! Dans les années 1900, c'est Louis Vaillé qu'on appelait Le Mouton. Il a remporté dix grands prix de la Saint-Louis, record toujours inégalé, obtenu au véritable championnat du monde des joutes nautiques languedociennes qui se déroule chaque année dans la seconde quinzaine d'août sur le canal Royal de Sète

— Oui, les joutes, je connais !

Alors, Carmen put reprendre sa rubrique D&co.

— Les murs intérieurs furent repeints en bleu, un bleu Royal, hommage à Louis XIV et son pote Colbert. Le coin-cuisine était rudimentaire : un four, une plaque de marbre pour faire la tambouille, et un évier profond servant aussi bien pour la vaisselle que pour le nettoyage des poulpes. Parce que, oui, Albert faisait désormais dans la tielle !

Il avait dépuclé la Victorine, une jeune fille proprette sur elle, plutôt malingre et pas très nette dans sa tête, mais surtout amie d'Honorine Rispailli, elle-même amie d'Adrienne Virducci, première à commercialiser la tielle.

La recette authentique de la tielle : là était la seule raison du sacrifice qu'Albert avait consenti en faisant sienne la Victorine. Elle fut embauchée le soir même de sa perte virginale, et resta dans les murs jusqu'à la mort du père Albert. Si vous allez à la boutique d'Étienne, vous ne manquerez pas de la voir, elle y passe tous les après-midi, assise sur une chaise, ça lui fait une occupation.

Une jeune femme entra. Elle voulait des renseignements sur les abonnements. Carmen lui refourgua, avec le sourire, un carnet de dix entrées et le programme de la semaine.

— Merci de refermer la porte en sortant, à cause de la clim ! Bonne journée !

Puis s'adressant à Gabriel :

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir un petit muscat ? Moi, j'ai une de ces pépies ! Mais pendant le service je bois que de l'eau, c'est normal. Vous voulez un verre d'eau ?

Gabriel accepta. C'est là qu'il faillit craquer et profiter de la pause pour lui dire, à Carmen, que tout ça il le savait déjà, mais il pensa que peut-être ça valait le coup d'écouter jusqu'au bout ! Il prit donc son mal en patience.

— Je continue mon roman. J'en étais aux frères Lecastor, si je me souviens bien. Edmond, le cadet aussi long que l'Antoine, est resté mince et glabre tel un éternel carabin, la raie domptant une mèche blonde qui peut partir en épi lors de ses atteintes à tendances schizo-phréniques. Le geste ample mais sec inquiète malgré son air disert et son entregent. Son manque d'appétit chronique pour la chair hautement traditionnelle et pour les agapes familiales l'a éloigné du sérail Lecastorien au grand dam de son père pourtant fier de son héritier, et n'a pas laissé de désespérer la mère jusqu'à finir à la longue par la tuer de chagrin.

L'aîné, Étienne, a repris l'affaire de son père. Rond et jovial en bon Aveyronnais de souche, il est resté

court en taille mais a su utiliser les réseaux d'amis constitués au temps des culottes courtes pour se fournir en poulpes, seiches, et autres matières premières de qualité pour ses tielles, et pour écouler sa précieuse marchandise aux confins du département et jusque dans les grandes surfaces.

A ce niveau du récit, Gabriel dut reconnaître que le style de Carmen n'était pas fait pour lui déplaire. Il la soupçonnait même d'avoir fait ses humanités, comme on dit en Belgique ! Elle ne manquait pas de l'intriguer, cette projectionniste, et jolie avec ça ! Il se laissait bercer par son débit régulier.

— Étienne a fait quelques modifications de la boutique, il a laissé les lances et pavois, mais viré Le Mouton, et a commandé un portrait en pied de sa personne, le montrant victorieux d'une joute qu'il n'a jamais donnée.

Aux beaux jours, il sort quelques tables sur le trottoir, face au canal, et les clients peuvent déguster ses tielles chaudes, pour un prix modeste.

Gabriel avait la dalle. Il remercia chaleureusement Carmen de son accueil, ça tombait bien, des spectateurs arrivaient pour la prochaine séance. Ça lui avait donné l'envie d'aller traîner du côté de la meilleure tielle du monde de Sète ! Il voulait pas rater ça.

Il jeta un œil sur les horaires d'Hérault Transport. En quatre enjambées il fut devant l'église, il monta dans le bus bleu et orange qui se pointait.

## La pile de droite et la pile de gauche

Assis devant un jaune (son comptable était sino-sétois), Étienne, vêtu d'une marinière bleue et blanche, et d'un bonnet rouge, pour faire plus marin, travaillait sur les comptes et sur le 27<sup>ème</sup> article qui paraîtrait dans le Midi Libre le lendemain :

"Notre objectif est de sauvegarder l'authenticité de notre tielle. La qualité de nos produits est le résultat de soins apportés à la recette traditionnelle. Le goût inégalé de nos TIELLES qu'aucune production industrielle ne peut atteindre, notre pâte à la fois moelleuse et croustillante en bordure sur le feston, notre garniture généreuse et équilibrée en épices, excitant les papilles apportent un plaisir auquel sans modération, nos clients s'abandonnent."

— Étienne, y'a plus de tielles sur la pile de droite, j'en prends une à gauche ? Cria Pescadillo, habitué des lieux.

— NON ! Malheureux...

Étienne accourut vers le comptoir de zinc à l'entrée et évita le pire :

— LA PILE DE TIELLES A GAUCHE POUR NOS ANCIENS ET CELLE DE DROITE POUR LES HABITUES ET LES MOINS DE 35 ANS !!! C'est écrit en grosses lettres, pétard, Pescadillo, tu l'as pas encore compris ?

— Moi, ce que je comprends pas, c'est tes machins-là ! Répondit le vieux. Un prix pour les uns, une pile pour les autres... Moi aussi je suis un ancien ! Pourquoi j'aurais pas droit à celles de gauche ?

— Toi, tu es mon ami, c'est pas pareil, voilà ! Implora Étienne. Il chuchota, hésitant : Et c'est une décision du maire.

— J'en étais sûr, c'est politique ! Mais pourquoi tu me l'as pas dit, petit ! Je l'aime bien moi, ton frère, tu le sais que dans la famille on est avec vous !

— Oui, oui, bon, ça reste entre nous, va pas le dire à la Darling ! On sait jamais avec ces étrangers.

— Et pourquoi tu me parles d'elle ? S'étonna, le sourire en coin, Pescadillo.

— Allez ! Pescadillo, tu tournes tellement autour d'elle que quand elle vient on dirait une girouette les jours de mistral !

Sur une franche tape dans le dos, Étienne quitta son ami, salua une asperge inconnue qui pénétrait dans le magasin et retourna à son activité préférée : le cirage de ses espadrilles qui valait largement le coiffage de la girafe.

## Origine et recette de la tielle

Dans la boutique d'Étienne, assise sur une chaise, une espèce de momie, une mamée à l'œil vif, se tenait immobile. Gabriel reconnut Victorine.

Il fit la queue. Il regardait la vieille qui ne bougeait toujours pas. Il s'inquiéta :

— Cette dame aurait peut-être besoin de prendre l'air. Il fait chaud ici ! Elle serait mieux dehors, il y a un petit vent...

— Mais non, figurez-vous ! Elle a l'habitude ; elle passe toutes ses après-midi à son poste, histoire de se souvenir du bon temps, du temps où elle travaillait encore à faire les tielles pour Etienne ! Pas vrai, Victorine ? Hurla la jeune serveuse.

La vieille réagit et offrit ce qui lui restait de son plus beau sourire.

Il voulut acheter deux de ces fameuses tourtes. La serveuse le dévisagea.

— Vous n'êtes pas du coin, d'après votre accent. Et vous n'êtes plus très jeune non plus ! Elle lui montra l'écrêteau.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ! Vous savez qu'on rigole plus avec les discriminations ?

— Ne le prenez pas mal et si vous pouvez patienter, des tielles vont sortir du four dans 10mn !

La curiosité fut la plus grande que la colère. Le poulpe accepta.

— Je vais faire un tour et je reviens.

Alors qu'il allait partir, Étienne lui demanda s'il voulait bien raccompagner la vieille dame jusqu'à sa porte.

— Alors c'est vous, Victorine !

— Et oui, depuis 82 ans bientôt !

— Dites, il paraît que votre tielle est fameuse ; et comme ma compagne m'a demandé une bonne recette...

— Il n'y a pas meilleure que la mienne, et je le dis devant Étienne, qui le sait fort bien. Alors si vous voulez bien me raccompagner chez moi, je vous la confie tout de suite, ma recette. J'habite à deux pas, mais avec ces chaleurs, je suis toute estransinée, et j'aime autant faire le chemin à votre bras.

— C'est son heure ! Victorine, le monsieur te raccompagne ! Cria-t-il à l'oreille de la vieille cuisinière.

Elle avait 2 de tension et traînait ses savates sans jamais lever les pieds.

Fallait voir cet équipage descendre la rue ! Un haricot vert promenant un petit pois !

Ils mirent 20 min pour faire 200 m. Et comme ils avaient eu le temps de devenir copains comme cochons, Victorine l'invita à prendre l'apéro.

...

— Alors, Victorine, vous me la donnez cette recette?

— Oooh, je vais vous dire, Monsieur Lecouvreur, on a bien notre temps. Pour vivre longtemps, soyons patient. C'est mon proverbe que je me suis trouvé quand mon pauvre mari est parti voir les anges, il y a longtemps. Que voulez-vous, il n'était pas patient... Il est parti du ciboulot, mais il faut bien partir de quelque chose. Vous vouliez quoi?

— J'ai oublié.

— Alors, c'est que c'est pas important.

Gabriel avait envie de s'en aller. Après le proverbe, qui avait au moins le mérite d'être tout personnel, cette platitude imbécile l'insupportait.

De l'Alzheimer fanatique à la tête en l'air épisodique, tous les écervelés vous décriront les affres d'une mémoire à maille large; l'un s'est présenté la semaine d'après à un entretien crucial, l'autre a oublié le paiement du terme pour la troisième fois cette année, un troisième a zappé le rendez-vous amoureux de sa vie, un autre encore a omis de prendre le petit à la crèche alors que la DDASS rode autour de sa couvée...

Mais il préféra n'en penser pas moins et n'en dire pas plus. Il avait promis à Cheryl de...

— J'y suis! La tielle! De qui la tenez-vous, cette recette ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

Gabriel dut répéter sa question. Il devait rester vigilant, décidément Victorine était sourde comme un pot !

— Mais d'Honorine bien sûr, qui, dit en passant, était une amie d'Adrienne Virduci, celle qui a ouvert la première tiellerie, en 37 et qui a dû fermer : les patrons ont été pris en otage et fusillés, pauvres d'eux ! C'est à ce moment-là que je suis allée travailler chez Etienne. La tielle, c'est une transmission de mère à fille. Moi, c'est ma grand-mère qui m'a élevée, alors c'est normal, hein !

— Elle était de Gaète?

— Ah ça oui, qu'elle était de Gaète! Elle est arrivée à Sète au début du siècle, avec les autres; le travail, ça ne poussait pas très bien dans le Latium à cette époque. Et la tielle aussi, elle est de Gaète; regardez bien dans une tielle, vous verrez Gaète.

Le Poulpe dégustait, du regard son verre de gentiane; il y avait trempé ses lèvres, qui depuis lui réclamaient une stout triple X. Le goût et les relents de la Suze made in Sète l'entêtaient encore.

— C'est que la tielle, ça remonte à loin ! Des années de Louis XIV, paraît-il. Mais je sais qu'ils se la faisaient eux-mêmes ; à l'époque, on ne l'achetait pas, on se la faisait. On se faisait la pizza, on se faisait les pâtes, on se faisait les cannellonis...

— Eh oui, Victorine, c'était le bon temps où on se faisait tout. Et c'est pour ça que je voudrais la faire, me la faire, et l'an prochain, quand je reviendrai, je vous la ferai, que vous me donniez votre avis de connaisseur. Alors, la pâte? Eau, sel, farine, c'est tout ?

— Mais non, monsieur Lecouvreur ! Il y faut deux

cuillères à soupe d'huile d'olive et à peine plus d'eau, comme pour la pizza; seulement vous y rajoutez un petit peu de la sauce.

— Ah ! Il faut faire la sauce avant, donc.

— Mais je vous l'ai déjà dit tout à l'heure !... ou c'était hier à Augustine, je sais plus...

— Alors, c'est que c'est pas important.

— Vous avez bien raison, monsieur Lecouvreur! Vous avez bien raison. Alors, pour la sauce... Je dois tout vous re-expliquer ?

— De toute façon, j'avais pas noté. Voilà, stylo-papier, Je suis toute ouïe.

— Alors, pour un kilo de tomates, des bonnes, hein, du marché; vous y mettez un bel oignon ou même deux, un peu de piment, quatre ou cinq gousses d'ail...

— ...quatre... ou cinq... têtes... d'ail...

— Pas des têtes, des gousses !

— C'est pas la même chose ?

— Écoutez Monsieur Lecouvreur, à Paris vous dites comme vous vous le sentez, mais par chez nous, une gousse, c'est une petite lune, et une tête, c'est une équipe de gousses qui s'agglutinent comme une mêlée du rugby.

— Ah, vous m'avez appris quelque chose !

— Restez ici à l'année, vous allez en apprendre des choses, Monsieur Lecouvreur ! Pasqu'à Paris, j'ai l'impression que c'est pas les Parisiens qui

apprennent des choses, c'est les choses qui apprennent aux parisiens. J'ai pas raison, dites ?

— Plus que vous ne le croyez, Victorine.

— Bien! Alors, les tomates... Eh dites, c'est pas des courges, les tomates, hein !

— J'ai beau vivre à Paris, ça je le savais.

— Allez, faites pas le moure ! Je veux dire qu'on ne les épluche pas! Et on leur enlève pas les graines non plus ! Ne me faites pas comme le comique de l'année passée qui me faisait devenir chèvre avec ses tomates qui faisait du tritise.

— Excusez-moi Victorine, mais elles faisaient du...

— Du tritise... Vous connaissez pas ? Y a que ça à Paris! Les femmes qui se déshabillent...

— Ah oui, exact, le tritise !

— Oui. Vous me voyez en faire, du tritise? Alors pourquoi mes tomates elles en feraient ?

— Non, elles n'en font pas, Victorine. Elles se mélangent avec l'ail, l'oignon... Et le poulpe !

— Non, pas le poulpe! Le poulpe, il faut le rincer, le déshabiller

— Alors Victorine, c'est les messieurs qui font le tritise maintenant ?

Elle riait. Elle imaginait son Adolphe, le seul homme qu'elle ait jamais vu en pyjama, se dévêtant lentement en lui faisant des clins d'œil coquins, sur une musique d'amour, du genre de Luis Mariano, ou... Comment qu'il s'appelait, déjà, celui d'avant-guerre... Fragon ! Et

Mayol ! Les mains de femmes ! Sa mère les connaissait par cœur, les lui avait chantées toute son enfance, jusqu'à ses vingt-et-un ans, quand elle avait dit oui à Adolphe.

Gabriel en profita pour lui refiler à la sournoise son godet de gentiane. Il se retenait de lui demander ce qu'on en faisait, du poulpe à poil, mais il craignait un fou-rire de la part de Victorine. Pourtant, au profond de son rire, les yeux de Victorine étaient humides de souvenirs. Bientôt elle se reprenait.

— Excusez-moi, Monsieur Lecouvreur, ahum ! Alors, le poulpe. Vous le tapez bien pour le ramollir, vous le découpez en petits morceaux et vous le faite cuire un petit quart d'heure dans de l'eau. Vous faites revenir l'ail, le piment et l'oignon dans un peu d'huile d'olive, vous y rajoutez les tomates coupées en morceaux... Mettez y aussi un brin de romarin, j'aime bien le romarin... Et du coulis ! J'avais oublié le coulis ! Et vous laissez mijoter tout doucement pendant une heure. Si vous y faites la veille, c'est encore meilleur réchauffé. Bon, la pâte ! Vous coupez votre pâte en deux, un gros bout et un petit bout. Vous étalez le gros, bien bien fin, et vous couvrez votre plat en céramique pour le four assez chaud. Même assez très chaud. Je vous dis en céramique... Dans le temps, la teglia était en céramique.

— Oui, et ensuite ?

— Ensuite, vous versez la garniture sur la pâte, vous roulez le plus petit bout de pâte le plus fin-fin possible, vous vous mouillez les doigts pour bien souder ensemble le haut et le bas, et alors vous

étalez... badigeonnez! Dessus un peu d'huile d'olive safranée... Vous connaissez pas ça à Paris, le safran... je vous en donne un sachet.

Elle se leva, contourna la table d'époque, rejoignit le buffet d'époque, saisit et ouvrit une boîte hermétique d'époque, revint sur ses traces et tendit quelques sachets au Poulpe.

— Voilà, vous serez pas démuni Alors après, vous piquez bien le dessus avec une fourchette, jusqu'à la sauce, et une demi-heure au four. C'est tout.

## Au Boucanier

Finalement Gabriel avait passé plus d'une heure à se régaler avec Victorine. Il en avait oublié d'aller chercher Cheryl à la plage ; il passa prendre des tielles et fila vite à sa rencontre, sûr qu'elle reviendrait par les quais. Il la vit de loin, de très loin : on aurait dit un plateau de crevettes bouquets, l'aïoli en moins. Elle avait pas l'air très contente.

— Dis, tu me fais honte, on dirait vraiment un Parisien. T'es blanc comme un chrysanthème.

Ils passèrent au Pouffre se changer avant d'aller au restaurant et Gabriel laissa les tielles à Francesca.

Gabriel et Cheryl marchaient sur la rive gauche du Canal Royal à la recherche d'un restaurant. Louis les avait rejoints. Il avait laissé le camion à Darling. Elle assurerait le service du soir. *Le Boucanier*, ce fut d'abord le nom qui attira l'attention du Poulpe. Et aussitôt il passa en revue toute la famille de la mer, non pas celle des catamarans mais celle des pirates et des corsaires, des écoles et des galères, des barriques pleines de rhum, mais aussi celle des boucaniers empestant le pont par la forte odeur animale de la viande séchée. Et la légende de Borgnefesse, flibustier des cœurs, s'imposa.

— À quoi tu penses, Gabriel ? Demanda Cheryl.

— À mes rêves d'enfant.

— Entrons. Proposa-t-il à Cheryl et à Louis.

Aveuglés par le soleil couchant sur la ville, l'intérieur du

restaurant nous apparut obscur. Puis peu à peu familiarisés avec cette pénombre, ils découvrirent le bar qui représentait la moitié d'un bateau en bois acajou. Suspendues au plafond couvert de jute bleu ciel, des poulies savamment électrifiées éclairaient l'ensemble. Face au bar, un tableau, ou plutôt une prise de vue en noir et blanc d'au moins six mètres représentait une bataille navale. Plus loin, jouxtant le bar séparant la première salle de celle du restaurant, un mur de chaînes marines ajouré, suspendues elles aussi au plafond, donnait une fausse intimité aux clients. Ils prirent place près d'une alcôve creusée à même le mur de béton blanchi à la chaux où se dressait une énorme ancre marine rongée en partie par le sel. Le barman portait une veste d'officier de marine à épaulettes dorées et gradées sur pantalon blanc. Sur ce même pantalon, le personnel portait une marinière rayée bleu et blanc. Les tables et chaises marron acajou, rappelant la coque du bateau-bar, étaient de style colonial américain. Des nappes blanches recouvraient les tables. Le chef du personnel était en train de prendre une commande lorsque la porte d'entrée s'ouvrit sur un homme d'âge certain, même très certain, le teint coloré, le souffle court, habillé comme un maquereau, qui aurait fait du sport, le sourire au coin des lèvres. Il s'avancait vers le bar quand tout à coup il s'arrêta, mit la main sur sa poitrine. Le barman le regardait avec attention.

— Je viens de faire mes 45,6 km ! Trois fois par semaine Marseillan-Sète, qui dit mieux ?

À peine eut-il terminé sa phrase qu'il s'affaissa, sa tête heurta la moquette bleu-marine. Le barman sortit de derrière le bar pour le secourir.

— Monsieur, Monsieur !

Le vieil homme ne répondit pas. Le garçon vérifia ses pouls, il n'en avait aucun. Cheryl s'était précipitée. Elle dégaina son poudrier et elle en plaça le miroir sous le nez de l'homme à terre : pas la moindre trace de buée. Gabriel s'accroupit à son tour ; il comprit très vite qu'on ne pouvait plus rien pour le malheureux mais il remarqua l'extrême dilatation de ses pupilles qui le regardaient droit dans les yeux. Il était mort.

## Où l'on parle de came

La présence du macchabée dans le resto avait jeté comme un froid. Les clients n'avaient demandé ni leur reste ni de doggy bags pour ceux qui n'avaient pas terminé leur repas. Les restes du vieux marathonien avaient été ramassés par le SAMU et seuls, Gabriel, Cheryl et Louis avaient gardé la table.

Le Poulpe n'avait pas perdu son appétit pour autant. A grandes lampées, il descendait un banana split de compète :

— Bon alors là je crois que je tiens une piste. Pour être plein phare sous les néons, faut au moins qu'il ait consommé de la dure ! Ce qui expliquerait son énergie exceptionnelle !

Louis qui avait accumulé ces derniers temps de l'expérience en morts subites voulut ajouter un bémol sur la portée :

— C'est vrai, la cocaïne occasionne une dilatation des pupilles mais c'est aussi un signe de souffrance cérébrale importante et avec l'arrêt de la pompe c'est toujours le cas !

— A la maison de retraite, l'infirmière a insisté sur ce phénomène alors même que ses patients étaient encore en vie et super excités, euphoriques et anormalement loquaces ! Moi, je me pose trois questions :

Primo : Est-ce que tous ces vieux se shootent ?

Deuzio : D'où vient cette manie ?

Tertio : Qui leur procure la came ?

Il regarda Louis droit dans les yeux.

— Toi qui es du coin, t'as pas entendu parler d'un réseau ?

Pour appuyer la demande ? Cheryl mit sa main sur celle du jeune homme. Louis se pencha par-dessus la table et après avoir constaté qu'ils étaient bien seuls dans la salle, il se lâcha :

— Oh ! Il doit bien y en avoir plusieurs... Moi, ce que j'en sais... Parfois je suis invité chez Mario Anconetti. Un rital, plein aux as qui habite Frontignan. Un dingue qui se prend pour un Américain. Une espèce de Vito Corleone du Bassin de Thau ! Sa couverture, une marbrerie.

C'est le grand-père de Mario Anconetti qui a créé l'entreprise : il a été le premier à importer le travertin en France, une roche calcaire italienne. Une entreprise florissante mais avec les discount-funérailles, la crémation et le commerce grandissant des tombes d'occasion, il faut reconnaître que les Anconetti ont eu de quoi se faire du mour...

Cheryl avait donné un coup de pied dans un tibia du narrateur qui s'interrompit violemment. Un serveur s'approchait. Il leur proposa un digestif offert par la maison pour se faire pardonner le désagrément occasionné par le décès intempestif de la soirée. Puis il fut avalé par la porte de la cuisine. Louis pouvait poursuivre :

— Après avoir dû vendre la totalité de ses biens familiaux, Mario a réussi à se refaire la cerise : Voitures de luxe, virées ostentatoires en boîte de nuit. Il s'est fait construire une maison blanche à l'américaine, ceinturée par un haut mur. Si tu veux, il fait une soirée blanche samedi, je t'invite ! Mes amis sont ses amis ! Quoique, y a que des Ritals ou des Amerlocks. T'as pas des racines italiennes, des f...

Gabriel le coupa :

— Sed si me non meis alter<sup>13</sup> ! Tu vois je parle même latin !

Louis malgré ses origines n'y comprit que couic mais Gabriel pensa que c'était pas plus mal ! Il avait pas envie que le gamin en sache trop sur lui ; il en savait déjà beaucoup sur, sous et dans Cheryl, ça suffisait largement !

---

<sup>13</sup> Moi non mais mon alter ego, si.

## Au Pouffre Qui Dit Non

Gabriel et Cheryl rentrèrent dans leur hôtel, au *Pouffre Qui Dit Non*, espérant profiter d'un repos bien mérité pour organiser le lendemain. Il faut dire que les événements de la journée avaient été plutôt mouvementés par des imprévus. Et ce n'était pas fini. Pablo et Francesca les attendaient de pied ferme sur le pas de leur comptoir. A 23h passées, les clients étaient déjà partis. Il ne restait plus qu'une table, la leur.

— Je suis couffle comme la reine d'Arles ! Dit Cheryl, fière de resservir une expression légendaire apprise à La Sinécure de Balaruc.

— Vous avez déjà mangé ? Et où ça ?

— Au Boucanier.

— Et vous avez même pas prévenu ! Rouméga le Catalan.

— Scuses ! On monte ce coucher.

— Et pas si vite, rétorqua Pablo, votre souper est sur le feu, il faut vous mettre à table. L'apéro est servi depuis un moment. D'ailleurs, c'est pension complète, ici. Ça serait trop facile.

— Non merci, s'excusa Gabriel, nous avons dîné en ville et nous avons été retenus par un incident majeur qui n'arrive, hélas, qu'à Sète.

— Pas question, s'énerva Francesca, il faut souper, asseyez-vous. Au menu : soupe de poisson et moules farcies. Au fait, vos tielles, on les a mangées !

Désabusés, ils s'installèrent et sirotèrent en vitesse l'apéro. Il n'était guère frais, le glaçon avait pris la poudre d'escampette depuis belle lurette. Francesca leur servit deux assiettes de soupe de poissons, achetée par carton au supermarché du coin, en ayant soin d'ajouter un peu d'huile d'olive d'Espagne, de l'ail frais en provenance du Maroc et du basilic séché d'un pot d'herbes de Provence. Ils engloutirent très lentement leur soupe. Le menu du Boucanier n'était pas encore digéré. Ils ne semblaient guère apprécier ce plat et Pablo s'exclama :

— Elle n'est pas bonne, notre soupe de poissons?  
Vous n'en trouverez pas ailleurs !

— Je vais faire pissette, comme on dit ici, s'excusa Cheryl.

Pendant ce temps, Francesca apportait avec autorité les moules farcies :

— Vous allez les aimer.

Cheryl regagna la table.

— J'ai fait de la place, j'ai tout vomi !

Gabriel sembla apprécier l'idée, il se dirigea aussi vers les toilettes.

— Je ne sais pas ce qu'ils ont, ils vident leurs vessies, peut-être qu'ils ont trop bu...

Ils apprécièrent davantage les mollusques. En principe, ils en raffolaient.

— C'est sûr, elles viennent d'Espagne.

— Non, de Tunisie, rectifia Pablo. Nous les avons

préparées avec la sauce polonaise conservée dans des bocaux en provenance de Calabre.

Ensuite arrivèrent le fromage corse et du melon farci aux raisins d'Argentine, agrémenté d'un porto.

Sur ce repas cosmopolite, ils prirent congé. En montant l'escalier, ils entendirent Pablo qui vociférait à qui voulait l'entendre.

— Je voudrais bien savoir quel est le fils de pute qui a chié sur la cuvette ?

Pablo pas plus que son cousin Pedro ne prenait de gants quand il était en colère ! Même caractère de cochon, même si pour l'occasion, on aurait pu lui accorder volontiers des circonstances atténuantes...

A l'étage, nos deux tourtereaux fermèrent leur chambre sans mot dire.

Au bout d'un certain temps, on entendit des bruits saugrenus : le lit qui ne tenait pas en place et des bras très allongés qui déambulaient dans la poussière de la piaule. Francesca n'avait pas fait le ménage depuis quinze jours. Puis ce fut le silence.

— Je n'ai pas terminé d'enlever leur bouse, c'est à croire qu'ils ont bouffé du macchabée chez le Boucanier.

— Viens Pablo, allons-nous coucher.

Seul un rat d'hôtel pourrait nous raconter ce qu'il se passa cette nuit-là au *Pouffre Qui Dit Non*. Quoique, on s'en doute quelque peu !

Au milieu de la nuit, Gabriel se réveilla, nauséux avec le sentiment d'un devoir à accomplir. Il avait beaucoup

bu toute la soirée, trop mangé et il lui fallut aller chercher très loin dans les méandres de sa mémoire embuée ce qu'il devait faire. Il repassa le film de la soirée et en arriva à Louis et à son rital. Alors il vérifia s'il avait bien, dans la doublure de son sac, les papiers de Giuseppe de Luca, marchand de biens à Paris - made by Pedro, son copain faussaire de Paname. Tout y était : carte d'identité, permis et cartes de visite. Puis il ouvrit son portable. Évidemment Pablo et Francesca n'avaient pas d'abonnement internet mais un réseau passait.

Il demanda un coup de main à Google qui ne tarda pas de le tuyauter sur son hôte du samedi soir :

### **La marbrerie Anconetti**

Une **entreprise** familiale, un savoir-faire artisanal lié à des technologies de pointe et un véritable amour de la pierre...

Depuis plusieurs générations, la famille Anconetti est à votre disposition dans le domaine de la marbrerie et notamment la marbrerie funéraire. Présent depuis 40 ans sur le Bassin de Thau, de nombreuses familles ont su nous faire confiance, n'hésitez pas à nous contacter.

# Le goéland

"Crouac  
Ak Kaï CrouaaaaK  
CroooooaK  
Kiaï KriiiiiKri  
YouiyaK ? YouKay ?  
OaK aï"<sup>14</sup>

Gabriel réveillé de sa sieste par des crouacs bizarres, s'assit au bout du banc de la médiathèque déjà occupé par des anciens. Il regarda cet étrange goéland qui zigzaguait, s'esquintait les ailes et se déplumait au passage. Il semblait effrayé par son propre reflet dans le vitrage fumé de la façade. Gabriel ignorant le langage des oiseaux ne pouvait soupçonner que celui-ci récitait des vers de John Keats<sup>15</sup>. Les papés et mamées

---

<sup>14</sup> *Traduction*

Je suis Jonathan Livingstone, le goéland.  
Je suis le plus rapide, Je vole jusqu'à l'extase.  
Je répands mon âme dans l'espace.  
Je chante l'été à plein gosier, ravi,  
Devant ces hommes qui s'assemblent pour s'entendre gémir  
Avec la paralysie qui fait trembler sur leur front un triste reste de  
cheveux gris.  
Je suis libre, je suis immortel.  
Suis-je éveillé ? Suis-je endormi ?  
En plein essor, je.....

<sup>15</sup> Poète romantique anglais 1795-1821

commentaient :

— Té, l’engin d’oiseau, il a piqué dans la poubelle aux tielles.

— Vaï, on a bien fait de les jeter.

— Y se prend pour Zidane l’oiseau.

— Y fait la course tout seul.

— Il se donne des airs, cet albatros !

— Peuchère, il entend des voix.

— Y se prend pour Jeanne d’Arc.

— Hé bé, c’est pas un rossignol !

Il était vrai que le goéland se donnait en spectacle en s’agitant du bec et des ailes. On était un lundi de la St Louis et les badauds regardaient blasés. Le personnel de la médiathèque alerté par le raffut était sorti un moment, puis avait renoncé à appeler les pompiers. Gabriel n’en pouvait plus des cris de ce pauvre volatile schizoïde. Il se disait aussi que s’il se prenait pour le larinae<sup>16</sup> le plus rapide, il pouvait voler 490 km en une seule journée sans se reposer et qu’on en avait pas fini. Mais le goéland manifesta alors quelque tentative suicidaire en s’élançant du toit en piqué sur le bassin asséché de la médiathèque.

— Té le piau fait son suicide disait la mamée du bout du banc.

— Vé ! Il s’est raté ! Disait son voisin.

Gabriel, qui avait reconnu la fameuse équipe à la

---

<sup>16</sup> Goéland dominicain

C.O.M., inquiet, se leva à la troisième tentative du goéland qui finalement, s'écrasa au milieu des gobelets en plastique de la cafétéria. Il se précipita mais trop tard. Le pauvre oiseau ne bougeait plus. Le Poulpe constata qu'il gardait les pupilles dilatées. Ça lui rappela quelque chose. Ni vu ni connu il emporta l'oiseau dans un sac poubelle pour faire analyser les restes.

Ni vu ni connu, c'était vite dit, parce que le banc des vieux qui venaient de la criée, il était bien agité.

— Il fait quoi le grand guignol ?

— Bouh, dis, il emporte le fada !

— Pardi, c'est un parigot.

— N'empêche que nos tielles, elles devaient pas être bonnes !

— La prochaine fois, on ira chez Louis.

— On prendra la navette du maire à un euro.

Gabriel se dépêcha, il avait rendez-vous avec Louis pour la soirée chez Anconetti.

## La soirée chez Mario Anconetti

Gabriel aurait bien emmené Cheryl mais ça s'annonçait plutôt space la soirée chez le marbrier. Ça sentait la reconversion à plein nez !

Louis passa les prendre, avec la 4 cv de Darling qui avait des accointances à la C.O.M. Le Poulpe jeta le goéland dans le coffre et en route pour Balaruc où ils déposèrent Cheryl. Elle s'y était fait une poignée de vieux potes qui adoraient la voir se trémousser, tu m'étonnes !

Ils filèrent, en chemises et pantalons blancs, à Frontignan chez le dénommé Mario. Sur le toit de la baraque toute blanche flottait un immense drapeau américain et, des murs infranchissables, dépassaient des palmes rabougries compensées par de fringants palmiers synthétiques arborant fièrement des noix de coco plus grosses que nature !

Un portail digne de Southfork rendait complètement hermétique la demeure. Blanc décoré de motifs en fer forgé noirs ; en son centre, dans un immense cercle le chiffre de la famille, un A gigantesque, prétentieux, (emprunté à la police de caractère Vivaldi, chauvinisme oblige !).

Sur une plaque : Marbrerie Anconetti – Bureaux route des étangs à Mireval. Au sol, peint sur le macadam du trottoir, un tapis aux 50 étoiles et aux bandes alternées. Là, on avait laissé tomber la couleur rouge pour ne garder que le bleu et le blanc, œuvre d'un artiste

daltonien ? Peur de trop rappeler le drapeau français ? Une inscription : Welcome to the Anconetti Family ! L'établissement se signalait protégé par système de vidéo surveillance. On s'en serait douté ! Un judas à barreaux. Les aboiements et grognements de deux molosses invisibles.

Louis sonna. Un gorille se montra.

— Ciao Luigi ! C'est qui lui ?

— Te fais pas de bile il a ses papiers.

Gabriel sortit sa carte d'identité.

— Tu te portes garant, Luigi ?

— Pas de souci !

— Alors, benvenuto Giuseppe !

Gabriel-Giuseppe entendit rouler le verrou et ils pénétrèrent dans l'univers impitoyable de Mario Anconetti sous le regard engourmandé des clébardes. Louis caressa, en familier les deux têtes menaçantes.

— Tout doux les petits !

Il y avait déjà beaucoup de monde et du beau monde ! L'expression « Beau linge » n'était pas appropriée. Une dizaine de jolies filles anorexiques, en strings blancs sur corps huilés, s'exhibaient autour de la piscine nichée dans la verdure de la pelouse. Du pool house aux fresques bleu lagon dans lesquelles pataugeaient, sur une patte, des flamands roses attendus, sortaient des clones d'Eddy Barclay, bagouzés, portant verres de cocktails gansés de sucre et Ray ban. Ça sentait la thune et l'ambre solaire.

Louis traça tout droit vers Mario, qui lui tira chaleureusement l'oreille. Il se trouvait beau, Mario, l'italien façon hidalgo, regard de braise et belle crinière couleur aile de corbeau. Une chemise blanche de grand couturier s'ouvrait sur des pectoraux imberbes et bien dessinés, au bronzage parfait. Son cou était souligné avec sensualité par une chaîne d'or à mailles larges. Son ventre plat, son corps musclé en véritable adepte de la salle, lui donnait une allure féline. Si Cheryl avait été là, elle lui aurait chantonné "Amore mio" des Gipsy Kings, ou "Ti amo" d'Umberto Tozzi...

— Luigi, mon fils, alors le camion, ça marche ?

— Ça roule, tu veux dire ! Mario, je te présente Giuseppe, un copain de Paris, je me suis permis de te l'amener, il est dans l'immobilier. Ciao, Giuseppe. Pour ce qui est du bâtiment, tu arrives trop tard ! J'ai tout ce qu'il me faut !

— Vous avez fait de la belle ouvrage, Monsieur Anconetti, et je m'y connais ! Si un jour vous voulez vendre...

— Appelle-moi, Mario ! A part Paris, tu viens d'où ?

— De Positano.

— Ah si ! La ville fondée par Neptune par amour pour une nymphe ! J'y vais souvent avec ma famille, c'est la station balnéaire la plus sélect de la côte amalfitaine, ils se sont pas trompés en la classant au patrimoine mondial de l'humanité ! Luigi, ne reste pas empoté, amène Giuseppe au pool house et sert lui un verre. Amusez-vous, les filles sont pas farouches !

En effet ! Gabriel ne tarda pas à gagner les faveurs d'une

miss locale qui avait, avec un à propos déconcertant, laissé son écharpe au vestiaire.

La nuit était bien avancée et les palmiers synthétiques s'éclairèrent : les rameaux et les noix itou.

Miss Palavas prit la main de Gabriel et l'entraîna dans le sauna. La soirée aoûtienne était chaude, elle devint torride !

Louis commençait à rouiller dans la piscine tiédasse. Toutes les filles étaient en main, les cartes Gold s'affairaient pour tracer des lignes de coke, les narines frémissaient et les esprits s'échauffaient. Louis avait toujours refusé d'y toucher au risque de passer pour un cave.

Un concours de lasso avait été organisé pour attraper la statue de marbre de la fontaine. Il sortit de l'eau, tomba sur Mario qui fumait un cigare pendant que sa femme fumait une pipe :

— Mario, t'as pas vu Gabriel ?

— Quel Gabriel ? Demanda Mario, aussitôt alerté.

— Euh ! J'ai dit Gabriel ? Je voulais dire Giuseppe. C'est qu'un lapsus.

Mario repoussa sa femme sans ménagement et comme un coq de combat se dressa, le nez contre celui de Louis :

— Et, y a pas de lapsus qui tienne ! C'est qui ce Gabriel, Luigi ? Viens avec moi, je vais te le retrouver.

Il siffla dans ses doigts et aussitôt le gorille et les deux clebs furent à ses pieds. Un mot à l'oreille du primate.

Un index se tendit désignant le sauna.

Louis ramassa un lasso qui traînait, l'accrocha à son caleçon de bain et suivit la meute jusque dans la cabine.

Il en fut éjecté aussi vite que Miss Palavas, sans autre forme de procès. Avant de sortir, dans la pénombre du sauna, il fit glisser le lasso sous un banc. Seul, l'œil exercé du Poulpe capta son geste.

L'interrogatoire commença. Mario voulait savoir qui de Gabriel et de Giuseppe faisait les honneurs de sa demeure. Gabriel sortit les papiers de Giuseppe mais Mario n'était pas un poulet de l'année. Il fit signe au gorille qui se hissa sur la pointe des pieds pour attraper sur la plus haute des étagères une caisse. Dans la caisse, une petite scie à dents pointues, une sciote de marbrier et un flacon étiqueté : sel d'oseille.

Gabriel se doutait bien que ses deux nouveaux camarades n'avaient pas l'intention de lui faire une démonstration de l'artisanat marbrier cependant il refusa de se prêter au jeu de Questions pour un Espion. Le gorille l'immobilisa par une clé des deux bras, offrant à Mario ses abdos luisants de sueur. La sciote passa et repassa sur sa peau plus fragile qu'un bloc de travertin sans réussir à lui tirer autre chose que des rugissements désarticulés. Anconetti voulut accélérer l'épreuve. Le bouchon de l'acide sauta. Gabriel, comme mu par un sixième sens, comprit que c'était maintenant ou jamais qu'il devait se rebiffer. Il prit appui sur le corps du primate pour envoyer ses tentacules postérieurs dans le flacon. Le sel d'oseille éclaboussa le marbrier qui ne sembla pas apprécier du tout cette douche improvisée sur son torse. Sa toison poivre et sel se

ratatinait. Le Poulpe profita de la diversion pour libérer ses longs bras, attraper le lasso et en deux temps trois mouvements saucissonner Julien Lepers et son comparse. Il sortit du sauna qu'il ferma de l'extérieur et s'éloigna dans la nuit non sans avoir pris soin de monter la température de la cabine.

Une main se posa sur son épaule. Nerveux, il faillit emplâtrer Louis qui se tira de ce faux pas par une corinha, une esquivé qu'il avait l'habitude de pratiquer dans son club de capoeira. Il se retrouva accroupi, les mains de part et d'autre du visage, pas mécontent d'avoir échappé au coup de battoir du Poulpe.

En oubliant de saluer les invités et leurs hôtes, ils allèrent récupérer leurs affaires. Ils se sentirent plutôt bien à l'abri de la carrosserie mais ils se sentirent mieux en mettant quelques kilomètres entre eux et la maison Anconetti !

— Pendant que tu faisais fondre tes graisses dans le sauna, j'ai fait des longueurs de bassin avec Véro.

— Je pouvais attendre que tu me files un coup de main ! Qui c'est cette Véro ?

— Véro c'est la femme de Mario, un visage mutin, au nez retroussé et auréolé de boucles brunes évanescences. Elle affiche avec de grands yeux candides comme une innocence de l'enfance.

— Eh bien, comme t'en parles ! Tu coucherais pas avec elle, en free-lance ?

Pas question ! La femme de Mario personne n'y touche ! Il aurait tât fait de me fabriquer sur mesure une pierre tombale ! Non, moi, je l'aime bien, Véro,

c'est pas sa faute si elle a épousé le parrain ! C'est une passionnée de sport, elle fréquente assidûment les salles de gym. Elle se plaît à montrer les résultats de son travail surtout le bas de son corps car son bassin voluptueux avait tendance à s'épaissir et elle ne voulait surtout pas ressembler à ces mamas italiennes plus mères que femmes. Pour l'instant, elle nous fait profiter d'un physique épanoui, aux formes sensuelles. Je vais pas m'en plaindre, je suis un esthète.

— Aïe ! Putain que ça fait mal !

Gabriel souleva son tee-shirt qui commençait à coller aux rainures laissées dans sa chair par la putain de sciote du marbrier ; pourtant il faisait gaffe !

— Comment t'as fait ça ?

— C'est Mario, il a voulu vérifier, en me torturant avec une putain de scie, si je restais de marbre. Pour la peine je lui ai décalqué le portrait à l'acide.

— Tu n'y vas pas de main morte, toi ! Tu ferais mieux de te mettre à poil carrément, si ça colle tu vas crier Manon, à l'hosto, quand on te l'enlèvera !

— Qui parle de l'hosto ? Ça va pas ? Je vais pas à l'hosto pour quelques tatouages ! Francesca doit avoir une armoire à pharmacie ! Alors, qu'est-ce qu'elle a à voir avec notre affaire ta Véro ?

— Je voulais pas perdre de temps et je l'ai faite accoucher...

— T'as sniffé combien de lignes ?

— Moi ? Jamais ! Je petite c'est tout ! Mais ce soir,

j'ai pas bu ! J'ai fait de la maïeutique ; tu connais la maïeutique ? C'est Socrate qui l'a inventée ! J'ai appris ça en philo. Il faisait les cent pas le long du rivage et posait des questions aux gens. Il s'était inspiré du métier de sagefemme que sa mère exerçait pour établir sa méthode thérapeutique. Il avait décidé de faire accoucher les esprits comme sa mère faisait accoucher les femmes enceintes. Socrate questionnait juste, moi, je l'ai juste questionnée, la Véro et comme elle a la cervelle d'une poule, elle n'a pas tardé à parler. Il a suffi de quelques longueurs de bassin.

— Bon alors t'accouches ?

— Elle n'a pas tardé à évoquer la concurrence et à lâcher des noms. Et comme elle a confiance en moi...

Louis toussa, un peu gêné et sortit un objet de sa poche de poitrine.

— Elle m'a même confié cette cassette. C'est sa copine, Aymée Bouilladisse qui la lui a donnée, au cas où il lui arriverait quelque chose. Elle m'a fait jurer de ne pas mettre Aymée en difficulté.

— Et cette Aymée, c'est qui ?

— La directrice du CCAS.

## Aymée et Véro

Aymée connaissait Véro, la femme de Mario. Elles se rencontraient régulièrement à la salle de sport. Véro aimait bien courir sur le stepper.

Aymée, sa voisine accrochée au rameur, musclait avec ardeur des épaules déjà carrées et tentait vainement d'affiner une taille épaisse. Avec l'âge, une petite cinquantaine, son corps de sportive commençait à la trahir. Cette motarde chevronnée voyait avec désespoir ses augustes fesses se laisser aller à la force attractive de la pesanteur.

Elle était grande, avec un regard direct et autoritaire qui transperçait son interlocuteur. Et lorsque, revêtue de sa tenue préférée, veste de cuir frangée, pantalon noir en peau et casque intégral, son allure se modifiait et elle paraissait très masculine.

Elles étaient cul et chemise. Pour tout dire elles étaient ce que l'on appelle des amies, à la vie à la mort. Pourtant, Aymée, elle n'avait pas ses entrées à "Southfork"; elle n'était ni italienne ni américaine et en plus, elle travaillait pour la Mairie ! Alors les deux amies se voyaient à l'extérieur. Elles ne se cachaient rien. Et pourtant, elles auraient eu bien des occasions de se taire !

## Conflit d'intérêt

Arrivés au *Pouffre Qui Dit Non*, Gabriel et Luigi rejoignent Cheryl dans la chambre. Ils firent doucement pour pas la réveiller. Gabriel sortit le matos de son sac. La cassette s'enfila gentiment dans le magnéto. Coup de bol !

La voix chuchotait mais elle était posée. Une voix déterminée.

— Je fais les cent pas dans l'allée la plus basse des Pierres Blanches, celle qui se termine dans le chemin de l'Anglore, où j'ai garé ma 500cc. Plus d'une heure de retard à un rendez-vous qu'il m'a lui-même fixé ! C'est du Lecastor tout craché ! Je me dirige vers mon engin. Je le vois qui vient vers moi.

La bande tournait. Un long silence. Puis une voix d'homme.

— Je suis en retard...

— Non, c'est moi qui suis en avance !

— Désolé Aymée, je suis sur une grosse affaire.

— Qui me concerne, je n'en doute pas.

— Marchons un peu, tu veux...

Il parla longtemps. Elle écouta longtemps. Enfin...

— En bref, tu veux me faire ta complice de...

— Ne dis pas assassinat, je te parle de bien public.

— Tu en es bien certain, Edmond Lecastor ?

— Surpopulation, déficit de la sécu et de la Carsat, augmentation du nombre de logements disponibles, qu'est-ce que tu veux de mieux ?

— Oui bien sûr, et puis après tout, ce ne sont que des vieux !

— Tu me fais quoi là, Aymée ?

— Sois heureux si je ne te dénonce pas, Lecastor, et oublie-moi, veux-tu ?

— Aymée, ne me force pas à te rappeler certaines choses.

— Et quoi donc ?

— Abus de bien public, enrichissement personnel, passe-droits rémunérés... Je poursuis ?

— C'est bon, j'ai compris. Ça effacerait l'ardoise ?

— Promis juré ?

— Et je me contente d'adresser les bons d'achat à nos vénérés anciens ?

— Voilà.

— Et s'il y a un problème ?

— Tu agis par philanthropie ; généreusement, la Mairie offre des tielles à nos aînés et te demande de t'occuper de la logistique, c'est tout.

— Et les tielles achetées chez ton frère seront livrées à domicile ?

— Oui et dans les maisons de retraites aussi. Et comme Étienne me fait un prix au plus bas sur les tielles livrées, il faut bien que son chiffre d'affaire ne

fasse pas trop la gueule ; il les vendra au prix habituel.

— Et hop ! D'une pierre deux coups ! Air connu.

— Si tu veux... Tu es d'accord ?

— J'ai pas envie de finir mes jours en taule.

— Merci Aymée.

— De rien Edmond. Et le bonjour à Étienne. Stop.

Cheryl se tourna dans le lit. Le drap glissa sur le plancher. Elle offrit aux deux hommes une vision qui les réconcilia avec l'humanité.

— Bon, c'est pas tout ça mais je crois qu'on tient là un gros poisson !

— Tu veux dire une belle sirène ! Corrigea Louis, en reluquant Cheryl.

— Non je parle pas de Cheryl, je parle de Lecastor ! Edmond Lecastor ! Sur ces mots, il remit le drap en place et poussa Louis vers la sortie.

## L'autopsie

Louis claqua la porte du *Pouffre Qui Dit Non* et Pablo gueula :

— La ferme, ici c'est pas un moulin, c'est un hôtel !

Gabriel tenta de rassembler ses esprits malgré ses blessures de la fin de soirée. Sans la bafouille de Louis, Il aurait pu rester peinarde dans le sauna avec la petite miss. Au lieu de ça, il avait failli finir au trou à côté de Vilar, côté ouest. Sacré Louis !

Il était prêt à rejoindre Cheryl au pieu, mais il eut un pressentiment. Il redégringola l'escalier. Il avait oublié le sac poubelle contenant le goéland dans la 4 cv. Louis discutait encore le coup sur le pas de porte avec Francesca qui retardait un peu le moment de monter. Gabriel prit son sac dans le coffre, salua la compagnie et sans plus discuter s'écroula sur le plumard. Il était cuit. Il n'entendit même pas la pétarade de la 4cv qui s'en allait.

Le lendemain il émergea à 8h et il appela aussitôt Nicolas qui finissait à peine son service de nuit à l'*Hypérion*.

— Salut Nico, tu peux me faire une autopsie ?

— Oh là, je suis pas légiste, c'est qui ?

— Un goéland.

— Tu penses que t'as chopé la grippe aviaire ?

— Non, c'est un goéland qui a bouffé une tielle dans les poubelles.

— Et alors ?

— Tu l’aurais vu, le piaf, tu dirais pas et alors ! Complètement bargeot, schizo, parano après une bouchée de calamar.

— Tiens ! C’est drôle ce que tu me dis, à la maison de retraite aussi ils sont bargeots et eux aussi, ils en mangent des tielles.

— Discute pas, tu peux venir le chercher au *Pouffre* ? C’est urgent.

Nicolas sauta dans la 206 et fila par les quais rejoindre Gabriel. A cette heure, y’avait pas un chaton.

— Bon Ok, je prends l’animal, ça sent pas le bouton de rose.

— Fais pas les analyses à Sète, j’ai pas trop confiance.

— J’ai un pote à Grenoble, j’y enverrai l’échantillon.

Nicolas était sétois mais pas susceptible. Comme Brassens il était parti dans le nord, à Lyon pour faire ses études de vétérinaire. Il y avait rencontré Sophie passionnée d’équitation, à un séminaire de traitement sur les névroses obsessionnelles du cheval et elle l’avait pistonné pour faire les gardes de nuit l’été à la maison de retraite. Ainsi il se faisait un peu d’argent de poche. Nico était un jeune homme de 22 ans très méticuleux assez mince, pas très musclé ça tombait bien, à l’*Hypérion*, les vieux on avait pas besoin de les porter. Il avait des yeux très clairs et des cheveux blonds coupés en brosse. Il en avait vu de belles à l’*Hypérion*. Rien ne pouvait plus l’étonner. Si, une chose, l’avait étonné, la fréquence des tielles au menu. Et il se disait que la diététique pour les vieux passait à l’as. Il se disait aussi que la tielle à l’heure qu’il était, elle devait être dans le

ventricule succenturié ou dans le gésier du gabian. De retour chez lui, il s'installa dans la cuisine qui surplombait les halles. Il était plutôt content que Sophie soit partie bosser. C'était une affaire louche. A 9h il téléphona à son pote étudiant en anesthésie au CHU de Grenoble pour qu'il se charge de l'analyse en urgence dans le plus grand secret. Il préleva un peu de bouillie digestive dans une éprouvette, envoya le tout par Chronopost et retourna se pieuter pour la journée.

Le lendemain, à midi un coup de fil le réveilla :

— Salut Nico

— Salut Timothée.

— T'es sûr que c'était un piaf ton client ? Parce que je dirais qu'il était émotionnellement chargé et même surchargé.

— Tu peux préciser ?

— De la coke HCL, bonne pour la brigade des stups.

Pendant ce temps, Gabriel planquait. La veille, il avait voulu rencontrer le maire, "J'ai d'importantes révélations à lui faire" avait-il prétexté. Il eut son rendez-vous dans l'après-midi en urgence. C'est le maire-adjoint qui le reçut. Le maire ne mariait pas, ne discutait pas. Alors, Gabriel planqua devant la villa d'Edmond Lecastor, en haut de Saint-Clair. Villa immense faite de cubes gris reliés par des pipe-lines phosphorescents, cachée derrière une allée de palmiers sur lesquels des caméras tournaient en permanence. Louis le relaya, le temps que Gabriel descende prendre

un casdal. Pourtant Louis n'aimait pas trop laisser son camion à Darling ; elle ne tenait pas en place.

Edmond Lecastor restait chez lui toute la journée, personne n'en sortait, personne n'y rentrait. A croire qu'il était tout seul. La villa était surveillée par des gardes du corps. Il ne sortait que la nuit dans sa Mercedes aux vitres teintées. Gabriel le suivit en scooter. Il allait sur la promenade de la corniche.

Après le message de Nicolas, il avait décidé de prendre les choses en main. C'était sa dernière journée à Sète. Cheryl avait déjà fait les trois valises, pressée de laisser l'hôtel aux capricornes.

# L'embuscade

Edmond Lecastor avait l'habitude de flâner, tous les soirs, fort tard, sur la promenade le long de la Corniche, près du Fort Saint-Pierre, devenu Théâtre de la Mer. Il gara sa voiture sur le môle et incognito poursuivait sa balade à pied, sans gorille. Il était un homme sensible aux belles choses de la nature ; il aimait ce point de vue, la mer et dans le fond la colline du Mont Saint-Loup au Cap d'Agde. Il aimait ce moment où il pouvait marcher, tranquille, sans rencontrer âme qui vive. En fait il n'aimait pas trop les gens. Il aimait, par-dessus tout, sa ville et, en véritable Pygmalion, il voulait la façonner selon ses rêves, sans s'embarrasser des contingences humaines. "La fin justifie les moyens." aurait pu être la devise d'Hitler, elle était la devise d'Edmond Lecastor. En avançant dans la nuit, il regardait le reflet de la pleine lune sur la mer et n'éprouvait aucun remords. Tranquille. Cette nuit-là, à l'heure où les touristes se trémoussaient sous les sunlights ou se battaient contre les moustiques sous leurs toiles de tente, Edmond Lecastor passait le long du Théâtre de la Mer. Une crotte de chien vint beurrer sa semelle.

— Shit ! Se surprit-il à dire, avec un esprit d'à-propos britannique que nul n'aurait pu lui contester.

Il racla la chaussure sur le bord du trottoir en pensant que son prochain grand projet serait de se débarrasser - après *Malephora crocea*<sup>17</sup>, les SDF et les vieux - des

---

<sup>17</sup> Aussi appelée Griffes de sorcières, plante succulente aux feuilles charnues grises bleutées, assez tapissante. Superbe fleurs rouges du

canidés de tout poil.

Gabriel alla lui aussi se promener le long des criques. Il quitta l'espace férocement bitumé pour sauter sur les rochers. Et, comme Bernard, il se tapit et attendit. Il savait exactement où attendre. Aucune caméra ne balayait cette portion. Un angle mort pour ainsi dire. Il cracha son chewing-gum dans les eaux noires. Aussitôt il ne put s'empêcher de murmurer un jeu de mot à la C.O.M. :

— Ça fera un dessert de gobies<sup>18</sup> !

Quand Lecastor arriva à sa hauteur, le Poulpe le happa et le projeta, sans ménagement, sur une touffe de Ficoïde à cristaux<sup>19</sup>, et merde pour le patrimoine ! Le tapis ne sembla pas suffisant pour amortir la chute et le maire couina. Gabriel se fit du mouron pour l'enregistreur qu'il avait planqué dans la poche droite de son futsal.

Plaqué au sol, deux tentacules enroulés autour de ses jambes, le poids du Poulpe concentré sur son thorax, un bras appuyé contre sa trachée, Edmond Lecastor n'aurait pu trouver – pas même en Grande Bretagne –

---

début du printemps jusqu'aux premières gelées. Couvre-sol qui a tendance à éliminer les autres espèces protégées.

<sup>18</sup>Le gobie est un petit poisson de roche glouton et facile à pêcher.

<sup>19</sup>La Ficoïde à cristaux est une magnifique plante annuelle (certains pieds peuvent faire 1,50 m de diamètre), caractéristique des zones rocailleuses et dénudées des bords de mer. En France, elle n'est connue qu'en Corse et à Sète où sa présence est attestée depuis longtemps. Elle est inscrite dans le livre rouge des espèces menacées (1995), notamment par les Griffes de sorcière.

un bookmaker assez couillu pour miser sur sa victoire !

Comme un pro de la lutte, Gabriel travailla son adversaire - malgré les blessures encore fraîches occasionnées par la scie de cet enclé d'Anconetti - jusqu'à ce qu'il fût à bout de force. Alors il l'assit, le dos contre un rocher, et écouta sa confession.

## Les confessions de Lecastor

D'abord, la douane. Il avait négocié la neutralité des responsables à grand coups de menaces voilées et de promesses édifiantes.

C'était fort à propos ; il avait promis l'édification de sept magnifiques villas avec parcs privés, le plus humble n'ayant rien à envier à celui d'Issanka, entre les voies de chemin de fer et la route de Montpellier, réservés aux grands responsables des services de douane. Les travaux commenceraient dès que le canal longeant le Quai des Moulins serait recouvert ou comblé, la décision attendait seulement le chiffrage de chaque option. Il avait également sous-entendu que l'embauche de personnel supplémentaire et la rénovation des locaux dépendrait de leur capacité à regarder ailleurs.

La rénovation des locaux surtout était un argument de poids. Tous étaient las d'essayer les plâtres de la politique de rigueur. Et justement les plâtres se ramassaient à la pelle, les enduits s'écaillaient, les murs se fissaient, les plafonds tombaient en morceaux, les toits fuyaient, les marches d'escalier vibraient, les rampes tanguaient, l'humidité sourdait de toutes parts et l'on aérail plus de crainte que les fenêtres ne veuillent plus se refermer.

Et puis, fermer les yeux une fois de plus une fois de moins... Ils avaient bien dû les fermer sur le trafic de déchets électroniques. Une histoire elle aussi dégueulasse.

Les déchets électroniques de l'Occident, interdits

d'exportation, partaient par containers entiers vers le Gabon où leur importation était prohibée. L'astuce ? Quelques ordis en état de marche placés près de l'ouverture pour permettre aux douanes de faire leur travail en toute quiétude. Déversés dans d'immenses décharges à ciel ouvert, ils étaient dépiautés par des gamins dont certains avaient sept ou huit ans. Pour récupérer les métaux, les mômes y mettaient le feu et les fumées de plastique leur emplissaient les poumons, avec une espérance de vie de dix ans maximum. Et tout le monde s'en foutait, c'est si loin, le Gabon.

Puis l'hygiène. Les services de l'hygiène étaient beaucoup moins corruptibles; il était tout à fait illusoire de leur promettre quoi que ce soit. Il lui avait fallu argumenter patiemment, pied à pied, afin de les convaincre que tout un chacun et la ville avaient tout à gagner dans ce procédé. Les logements seraient d'avantage aux normes actuelles et donc plus hygiéniques que les antédiluviennes maisons de pécheurs en sable, véritables paradis à rongeurs qui d'ailleurs s'en donnaient à cœur joie.

Les maladies seraient donc moins fréquentes et moins virulentes, et les inspecteurs des services pourraient mieux se concentrer sur les points de vente alimentaires, tant qu'ils ne lorgnaient pas du côté de chez Étienne ou seulement après l'avoir aussi largement que discrètement prévenu, au minimum une semaine à l'avance, d'une descente programmée.

Il avait commencé par les plus difficiles à convaincre pour finir par celle qu'il avait le plus à sa botte, et pour cause, la mère Bouilladisse, la directrice du CCAS.

Là, Gabriel l'interrompit.

— Pas la peine, on est déjà au courant. Ta copine nous a refilé un enregistrement. Ça m'a donné l'idée d'en faire autant ! C'est le juge d'instruction qui va être content !

Il arrêta l'enregistreur. Edmond n'avait vraiment plus le moral, il n'avait plus envie de regarder ni l'or du soir qui tombait dans la mer ni les gratte-ciel qui se dressaient tout neufs dans le ciel. Il chialait quand le Poulpe le quitta.

Il chialait sur lui et sur son frère Étienne qu'il avait embarqué dans cette histoire...

## Retour de Gabriel et Cheryl à Paris

Le vendredi 30 août 15h, Léon III manifesta un bonjour plein d'effusion quand Gabriel franchit la porte du *Pied de Porc* ce qui fit sursauter Gérard :

— Tiens voilà notre touriste. Pas très bronzé. C'était comment Sète ?

— Génial.

Gabriel posa deux bières sur le comptoir, deux bières miniatures en chêne boulonnées de cuivre, comme des grandes.

— Qu'est-ce que tu fous avec ça ?

— Ben, c'est ce qui reste de ma famille.

— Et tu comptes en faire quoi ? Chais pas, je peux pas les garder à l'hôtel et Cheryl n'en veut pas au salon. J'ai pensé qu'ici, sur une étagère, à côté des échantillons de tes boissons...

— Alors là, n'y compte pas ! Au fait y'a une certaine Darling qu'a téléphoné. Elle demande si c'est toi qu'a planqué son vélo. Alors, t'as pas fait que le cimetière des vieux ?

— Au fait y'a une certaine Darling qu'a téléphoné. Elle demande si c'est toi qu'a planqué son vélo. Alors, t'as pas fait que le cimetière des vieux ?

— Si tu fais les questions et réponses ! Donne-moi une Chimay.

— Non sans blague, t'es dingue, t'as chopé cette

Darling ? Elle a pourtant pas la voix d'une starlette !

— Mais non, par contre Cheryl s'est trouvé un copain rituel entre deux tielles.

— Je m'y ferai jamais à vos salades ! Intervint Maria qui passait par là pour donner quelques coups de chiffons sur les tables. Au fait, on t'a pas demandé des nouvelles de la famille.

— Pablo et Francesca sont très en forme, plus que leur auberge ! Bientôt ce sera pas le Pouffre qui dira non mais les clients ! D'ailleurs à part nous... et les capricornes, y'en avait pas beaucoup à s'être fait piéger ! On a préféré se tirer en douce, ce matin avant le déjeuner. On s'est tirés, façon fissa et j'ai aussi abrégé les adieux avec les rituels et pour cause !

Il souleva sa chemise.

Maria mit les deux mains sur la bouche, en invoquant la Vierge noire de Montserrat.

— Qui t'a fait ça ?

— C'est une longue histoire ! Mais d'abord sers-moi une Chimay, une bleue.

— Puisqu'on en parle de ta villégiature, tiens voilà Le Parisien ! Tu devrais regarder la rubrique Province-Société, pages 12 et 13. Sète est à l'honneur.

— Lis-moi l'article.

— Y en a plusieurs.

Et Maria lut :

## **Fin tragique de la St Louis**

Hier matin vers 10h le corps d'un sexagénaire non identifié a été retrouvé dans la Crique des Daurades. Son décès remonterait à la veille au soir. Mort accidentelle ? La police de Sète n'exclut pas la thèse criminelle. Une autopsie est en cours à l'institut médico-légal. La police fait actuellement un interrogatoire à la C.O.M., organisation de personnes du troisième âge, propriétaires de véhicules anciens. Il se trouve qu'un rassemblement de ces voitures a été filmé par les caméras de surveillance, dans la nuit du 28 au 29, sur le parking des Daurades.

## **Disparition du maire**

Le maire de Sète a quitté son domicile le soir du 28 août à bord de son véhicule. On ne l'a pas revu depuis. Son entourage le disait dépressif. Une enquête est ouverte. Un appel à témoins est lancé.

## **Décès à la maison de retraite**

D'étranges incidents à la maison de retraite l'*Hypérion*. Les patients se seraient suicidés suite à un changement de menu de la direction. On leur aurait enlevé les tielles. La PJ interroge le gardien de nuit.

**[ebonnet@leparisien.co](mailto:ebonnet@leparisien.co)**

## Table des matières

Darling à Sète.....	3
Avenue Ledru-Rollin - Paris .....	6
La New tielle de Louis .....	12
Gaby et Cheryl descendent à Sète.....	14
Darling à Cayenne.....	17
Gabriel et l'urbanisme sétois.....	19
Louis et Cheryl.....	22
A Balaruc.....	24
Louis et Gabriel au cimetière marin .....	27
L'Hypériorion .....	32
La C.O.M. ....	38
La famille Lecastor .....	42
De tielle en fils .....	46
La pile de droite et la pile de gauche.....	51
Origine et recette de la tielle .....	53
Au Boucanier .....	61
Où l'on parle de came .....	64
Au Pouffre Qui Dit Non.....	67
Le goéland.....	71
La soirée chez Mario Anconetti .....	74
Aymée et Véro.....	82
Conflit d'intérêt.....	83
L'autopsie.....	86
L'embuscade.....	90

Les confessions de Lecastor .....	93
Retour de Gabriel et Cheryl à Paris .....	96
Table des matières .....	99

## Les auteurs

Krikri : *Darling à Sète*

Carole & Mô : *Avenue Ledru-Rollin - Paris*

Elisabeth : *La New tielle de Louis*

Annie B : *Gaby et Cheryl descendent à Sète*

Krikri : *Darling à Cayenne*

Gisèle : *Gabriel et l'urbanisme sétois*

Elisabeth : *Louis et Cheryl*

Maïté : *A Balaruc*

Elisabeth & Sylvie : *Louis et Gabriel au cimetière marin*

Samia : *L'Hypérion*

Joseph : *La C.O.M.*

Gisèle & Nicole : *La famille Lecastor*

Sylvie : *De tielle en fils*

Sylvie : *La pile de droite et la pile de gauche*

Shosha : *Origine et recette de la tielle*

Arlette : *Au Boucanier*

Mô : *Où l'on parle de came*

Joseph : *Au Pouffre Qui Dit Non*

Elisabeth : *Le goéland*

Mô & Maïté : *La soirée chez Mario Anconetti*

Maïté : *Aymée et Véro*

Shosha : *Conflit d'intérêt*

Elisabeth : *L'autopsie*

Mô : *L'embuscade*

Shosha : *Les confessions de Lecastor*

Elisabeth : *Retour de Gabriel et Cheryl à Paris*

La FABRIKULTURE  
...en culture, Simone !

*PshiT!!!*

## Les mots, la vie



6, rue Capestang – 34110 Frontignan  
[lafabrikulture@free.fr](mailto:lafabrikulture@free.fr) – [www.lafabrikulture.org](http://www.lafabrikulture.org)